

CONTINUITÉ

ÉTÉ 2017 — N° 153 — 9 \$ — DEPUIS 1982



DOSSIER SPÉCIAL

Chemins anciens
Des voies
à explorer



ACTION
PATRIMOINE

CONTINUITÉ

Ne manquez pas notre
prochain numéro
sur le patrimoine funéraire.

Parution en septembre



Photo : Pascal Huot

CONTINUITÉ

ÉTÉ 2017 N° 153

Le magazine **Continuité** est un trimestriel publié par les Éditions Continuité inc. Fondé en 1982 par le Conseil des monuments et sites du Québec (aujourd'hui Action patrimoine), **Continuité** bénéficie de l'appui d'Action patrimoine, du Conseil des arts et des lettres du Québec, du Service de la culture de la Ville de Québec et de la Fondation québécoise du patrimoine.

Continuité est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) et il est répertorié dans Repère. Les anciens numéros de **Continuité** sont disponibles en ligne à l'adresse erudit.org.

Abonnement (4 numéros par année)

36,79 \$ pour 1 an — 68,99 \$ pour 2 ans

Contactez-nous au 514 397-8670 ou à abonnement@sodep.qc.ca

Conseil d'administration : Guy Drouin (président), France Rémillard (vice-présidente), Louise Mercier, Martin Imbeault et Éliane Trottier

Comité de rédaction : Marie-Josée Deschênes, Patrice Groulx, Pierre Lahoud, Louise Mercier, François Varin et Émilie Vézina-Doré

Rédactrice en chef : Josiane Ouellet

Rédaction et révision : Biendit

Correction d'épreuves : Annie Paré

Graphisme : Lydie Colaye

Grille graphique : Jean-François Proulx

Publicité : Yves Vallières

Service des abonnements : SODEP

Comptabilité : Guillaume Daguet

Numérisation : Langis Clavet

Impression : Deschamps Impression

Distribution postale : Les Ateliers TAQ

Vente en kiosque : Messageries Dynamiques

Correspondance :

Éditions Continuité — 82, Grande Allée Ouest, Québec (Québec) G1R 2G6

418 647-4525 — continuite@magazinecontinuite.qc.ca — magazinecontinuite.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

ISSN-0714-9476 / ISBN 978-2-922527-53-7

Toute reproduction ou adaptation est interdite sans l'autorisation de **Continuité**.

Poste publications n° 0040010902

Port payé à Québec.

Les opinions exprimées n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, chapeaux, sous-titres, intertitres, légendes et le choix des illustrations sont généralement de la rédaction. Le générique masculin est employé dans le seul souci d'alléger le texte.

Le magazine **Continuité** n'est pas responsable de la qualité des services offerts par les entreprises qui s'annoncent dans ses pages.

ACTION
PATRIMOINE



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



FONDATION QUÉBÉCOISE
du patrimoine

Page couverture : Tronçon du vieux chemin du Roy

Photo : Guillaume D. Cyr

Sommaire

5 BILLET

Josiane Ouellet

7 NOUVELLES

11 DÉCOUVERTE

Un savoir fortifié

Josiane Ouellet

13 PORTRAIT

Défricheur du design

Mélanie St-Hilaire



36 CÔTÉ COUR

Une cathédrale à ciel ouvert

Denis Boucher

38 UNE RÉGION

Au pays du P'tit Train du Nord

Janie Dumas-Jasmin

42 MÉMOIRE

Drapeau vert sur Frelighsburg

Laurent Busseau

45 PUBLICATIONS

48 POINT DE MIRE

Design urbain et patrimoine

Une histoire d'identité



17 DOSSIER SPÉCIAL CHEMINS ANCIENS

18 ENJEUX

De la mémoire sous l'asphalte

Jeanne Corriveau

22 RETOUR AUX SOURCES

Tracés du passé

Brigitte Trudel

28 INITIATIVES

Partager la route

Valérie Gaudreau

32 À DÉCOUVRIR

Cap sur jadis

Josianne Desloges



SUR LE WEB

Variation sur le thème du chemin

Denis Angers

Mise en lumière du Moulin des Jésuites

Josiane Ouellet

TOMBEAU DE MGR DE LAVAL
BASILIQUE DE QUÉBEC



Photographie: BGLA



ARCHITECTURE | DESIGN URBAIN
 50, CÔTE DINAN | BUREAU 101 | QUÉBEC | QC | G1K 8N6 | T. 418 694-9041
 1435 ST-ALEXANDRE | BUREAU 400 | MONTRÉAL | QC | H3A 2G4 | T. 514 875-1168
 452, ARNAUD | SEPT-ÎLES | QC | G4R 3A9 | T. 418 961-1524



Photographie: BGLA

Fabrice Le Guern
 Artiste peintre décorateur

Restauration de bâtiments anciens
 Peinture intérieure - Texture Murale
 Faux marbre - Faux bois
 Dorure - Trompe-l'œil - Enduit à la chaux
 Préparation des supports





Membre professionnel du Conseil des métiers d'art
fabriceleguern@gmail.com
 514 992-0869
www.illusions-textures.net



**MUSÉE
DE LA MÉMOIRE
VIVANTE**
POUR LA CONTINUITÉ DE LA MÉMOIRE

Nouvelle exposition
 Dès le 5 juin 2017

Philippe Aubert de Gaspé
 L'héritage remarquable
 d'un ancien Canadien

Venez à la rencontre d'un auteur phare
 de la littérature canadienne-française :
 Philippe Aubert de Gaspé (1786-
 1871), dernier seigneur de Saint-Jean-
 Port-Joli. Découvrez sa vie, son manoir
 et la société de son époque par le biais
 de témoignages de ses descendants, de
 chercheurs et de gens passionnés par
 ses œuvres littéraires.

Avec la participation du gouvernement du Canada
 Canada

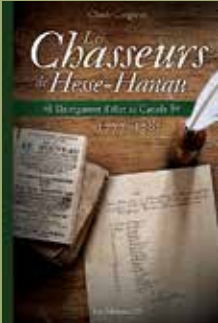
710, av. De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli G0R 3G0 418 358-0518
information@memoirevivante.org www.memoirevivante.org

LES ÉDITIONS GID

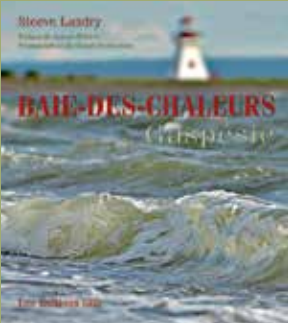
leseditionsgid.com • 418 877-3110



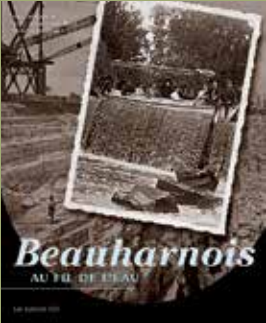
ISBN 978-2-89634-341-6 • 34,95 \$



ISBN 978-2-89634-342-9 • 32,95 \$



ISBN 978-2-89634-347-8 • 39,95 \$



ISBN 978-2-89634-339-3 • 34,95 \$

Le charme discret des chemins anciens

JOSIANE OUELLET
RÉDACTRICE EN CHEF

Vous êtes peut-être comme moi. En vacances, il m'arrive souvent de rouler, non pour me rendre le plus rapidement possible du point A au point B, mais pour savourer le voyage. Alors, je troque la grand-route pour la vieille route. C'est la meilleure façon de voir du pays.

Dans cette optique, le numéro d'été de *Continuité* vous entraîne à la découverte de ces chemins anciens qui ont structuré nos paysages et permis d'en apprécier toute la beauté. S'ils ont joué un rôle crucial dans l'histoire en facilitant la circulation des biens et des personnes, ils demeurent aujourd'hui peu étudiés et protégés. Nous avons voulu attirer l'attention sur cet héritage plutôt discret, mais néanmoins fascinant.

En cours de production, je reçois un appel de l'aquarelliste Gilles Matte. *Carnets du chemin du Roy*, le livre qu'il a fait paraître avec Geneviève Auger en 2012, trône justement sur le coin de mon bureau. Je souhaitais publier une de ses œuvres dans le magazine... et il a eu la même idée! Bref, nous nous entendons rapidement (voir le résultat en page 22).

**Nous avons invité une jeune famille à venir
marcher avec nous sur les pas de nos ancêtres.
Notre couverture immortalise ce moment.**

Mais ce n'est pas tout. L'artiste me parle d'un segment encore visible et praticable à pied du vieux chemin du Roy. Il connaît le propriétaire du terrain privé où ce tronçon se trouve et pourrait m'y emmener. Comment refuser?

Par une belle matinée, nous parcourons ce sentier étonnamment bien défini, en évitant de notre mieux la boue, les pierres et les racines, et en imaginant les voyageurs qui l'ont emprunté aux XVIII^e et XIX^e siècles. Il y a là une rivière parfois tumultueuse qu'on devait traverser en canot pour continuer sa route. Un câble reliant les deux rives permettait de diriger l'embarcation. Puis, il fallait gravir une colline pour se rendre au relais.

J'ai tout de suite voulu partager ce privilège avec vous. De sorte que, quelques semaines plus tard, le photographe Guillaume D. Cyr et moi-même invitions une jeune famille à venir à son tour marcher sur les pas de nos ancêtres. Notre couverture immortalise ce moment.

Outre ce segment, il existe plusieurs autres tracés fondateurs à découvrir, ceux-là accessibles au public. Nous vous présentons dans notre dossier, en plus de l'histoire de certaines voies parmi les plus anciennes du Québec, quelques projets de mise en valeur portés par des passionnés.

Sur ce, bonne route!

Hydro
Québec
présente

17^e
festival

La Viree



Promoteur
de l'événement

Carleton-sur-Mer Du 6 au 8 octobre 2017

Musique et danse traditionnelles
Contes et légendes
Marché public
Expositions

festivallaviree.com



Venez découvrir
Carleton-sur-Mer

MARIE-JOSÉE DESCHÊNES
architecte
architecture . patrimoine . paysages

www.mjdarchitecte.com



Vue depuis le clocher de l'église de Cap-Saint-Ignace



Un centre d'expertise et d'animation en patrimoine

- Diagnostic, caractérisation, étude d'impact en paysages
- Plan d'aménagement et de mise en valeur
- Étude de potentiel, inventaire et fouille archéologique
- Inventaire, recherche et développement en patrimoine végétal
- Inventaire et caractérisation du patrimoine bâti
- Conception et réalisation d'outils médiatiques
- Recherches en histoire et savoir-faire traditionnels
- Animation et formation

1650, rue de la Ferme,
Sainte-Anne-de-la-Pocatière (Qc) G0R 1Z0
Téléphone : 418-856-6251 / Télécopieur : 418-856-4399

www.ruralys.org
info@ruralys.org

Nouvelles

ÉTÉ 2017



Le Moulin des Jésuites mis en lumière par Michel Boudreau et son équipe

Photo : Guillaume D. Cyr

APPORTER DE LA LUMIÈRE AU MOULIN

Le Moulin des Jésuites, centre d'interprétation installé dans un bâtiment datant de 1742, fête ses 25 ans. Afin de souligner l'événement, l'architecte Michel Boudreau et son équipe ont été invités à développer un concept de mise en lumière original pour ce bijou patrimonial de Québec. Leur idée : illuminer le bâtiment de l'intérieur avec une lumière DEL rappelant une chandelle, de manière à évoquer la vie du meunier. En 2015, ils ont procédé à un test afin de trouver la diode idéale. Le projet s'est concrétisé l'année suivante grâce au soutien de la Ville de Québec, du ministère de la Culture et des Communications ainsi que de partenaires privés. Les concepteurs ont alors programmé les luminaires pour qu'ils brillent à différents moments selon leur localisation dans le bâtiment : au début de la soirée, l'éclairage suggère de l'activité dans tout le moulin ; plus tard, uniquement dans le corps du logis ; et enfin, il s'éteint, comme si le meunier était allé se coucher. « On a voulu que le site ait l'air habité », résume l'architecte. Le projet comprenait également des travaux de réfection à la toiture et aux ouvertures du bâtiment. Une belle façon de souligner l'anniversaire de cette institution, qui a accueilli plus de 700 000 visiteurs depuis 1992. Pour Michel Boudreau, ce succès prouve qu'un bâtiment patrimonial sauvegardé peut devenir un élément moteur pour une communauté. Vous aimeriez en savoir plus ? Lisez le texte que nous consacrons à ce projet dans notre site Web.

TUTORIEL DE MUSIQUE TRAD

Le Conseil québécois du patrimoine vivant vient de réaliser, en collaboration avec Le violon de Jos, un projet de partage et de

formation en musique traditionnelle : *Du violon à l'oreille* (levio londejos.wiki). L'équipe a sélectionné six musiciens et réalisé trois capsules vidéo avec chacun d'entre eux. La première les présente en train d'interpréter un morceau de leur choix ; la seconde propose une capsule d'apprentissage où la pièce est jouée lentement ; et la troisième prend la forme d'un commentaire de l'artiste sur le reel, la gigue ou le quadrille qu'il a sélectionné.

CAPTEURS DE PATRIMOINE

Depuis 2000, Action patrimoine invite les jeunes du Québec à participer au concours L'expérience photographique du patrimoine. Cette année, 1280 élèves du secondaire, encadrés par 64 professionnels (enseignants, photographes, agents culturels, etc.) ont pris part à la compétition. Parmi les 760 clichés soumis, le jury a sélectionné ceux de Myriam Beaulieu de Montréal, Émilie Desjardins de Huberdeau, Élisabeth-Anne Jurisich de Gatineau, Étienne Lajoie-Asselin de Rivière-de-Loup, Anaïs Larivière de Moe's River, Sarah Racine de Lachine et Jérôme Tremblay de Montréal. On peut voir les images primées à actionpatrimoine.ca sous l'onglet Concours de photographie.



Une des photos gagnantes du concours L'expérience photographique du patrimoine

Photo : Anaïs Larivière

DESTINATION OUTAOUAIS

Initiative du Réseau du patrimoine de Gatineau et de l'Outaouais, le nouveau site Web Sur les traces du patrimoine (reseau patrimoine.ca/sur-les-traces-du-patrimoine) met en valeur les attraits d'une quarantaine de villes et villages de l'Outaouais. Il propose cinq circuits thématiques (Destination nature, Présence autochtone,

Bâtisseurs et pionniers, Draveurs et ouvriers, Églises et confessions) et neuf itinéraires découvertes (par secteur). Il compte aussi un répertoire des sites d'intérêt, musées, centres d'interprétation, organismes patrimoniaux, sociétés d'histoire et centres d'archives qu'une carte interactive permet de situer.



La maison Maurice-Lasalle, conçue par l'architecte Alphonse Durand, fait partie des demeures citées par la Ville de Joliette.
Photo : Clément Locat

BON COUP À JOLIETTE

En 2016, Joliette a procédé à la citation de 46 immeubles patrimoniaux datant de 1846 à 1954. Parmi eux se trouvent 5 églises et chapelles, 12 écoles, collèges et couvents, 19 résidences et 10 immeubles variés, tels bureau de poste, gare, palais de justice, etc. Plusieurs de ces immeubles ont été affectés à un nouvel usage. C'est le cas de l'ancienne église Saint-Pierre, qui abrite la bibliothèque Rina-Lasnier. En outre, on doit à l'architecte Alphonse Durand la majorité des résidences retenues. Au tournant du XX^e siècle, il a conçu plusieurs maisons pour l'élite locale en s'inspirant surtout des styles néo-Queen Anne et shingle. Les propriétaires des bâtiments cités pourront recevoir de l'aide de la municipalité pour restaurer l'extérieur de leur édifice. La Ville a aussi créé des prix afin d'encourager ses citoyens à soigner leur patrimoine architectural.

ENTRE CULTE ET CULTURE

Un musée d'art sacré vient de voir le jour à Boucherville. Créé à l'occasion du 350^e anniversaire de la ville, il a été installé dans la sacristie de l'église Sainte-Famille. On y trouve une cinquantaine de pièces provenant de la collection de 700 objets de la paroisse, dont un impressionnant ostensor en or, en argent et en améthystes, réalisé par François-Joseph Bertrand-Paraud à Paris, vers 1836.
→ Info : 450 655-9024 ou paroissesdeboucherville.ca

En mai, l'Atelier d'histoire Mercier-Hochelaga-Maisonneuve a lancé un musée communautaire dans l'église du Très-Saint-Nom-de-Jésus à Montréal. En partenariat avec la paroisse, son équipe y a installé une série de panneaux d'interprétation sur l'histoire du quartier Maisonneuve dont l'église, datant de 1903, est le premier véritable bâtiment de prestige. On y trouve également des artefacts

de la biscuiterie Viau, qui fête ses 150 ans, notamment des objets fournis par d'anciens travailleurs de l'entreprise.
→ Info : 514 899-9979 ou ahmhm.wordpress.com

INVENTORIER POUR PROTÉGER

Créé en 2015, le Comité de l'inventaire du patrimoine religieux de l'île d'Orléans a obtenu du financement des deux fabriques de l'île. Ainsi, l'organisme confiera la réalisation de premiers inventaires à des étudiants de l'Université Laval et explorera d'autres sources de financement possible. Il prévoit également déployer des activités pédagogiques et de sensibilisation du public. Les personnes intéressées à soutenir sa mission par des dons peuvent écrire à pierrelahoud@me.com.

PLACE À LA RELÈVE

Cette année, cinq projets ont remporté une bourse dans le cadre de la mesure Première Ovation - Patrimoine de la Ville de Québec. Ce soutien vise à développer la relève dans le domaine. *Espace Parvis 2017 : Le jardin des Capucins* valorisera le patrimoine de l'église Saint-Charles de Limoilou par l'aménagement d'une place publique devant le lieu de culte, l'illumination de ses vitraux et l'installation de panneaux d'interprétation sur son histoire. Dans la catégorie Diffusion, le jury a retenu trois initiatives : *Découvrir ma cité : le patrimoine comme moyen d'intégration sociale et culturelle à Québec* ; *Au coin du Projet, un reflet du Faubourg* ; et *Entrevues : Les métiers religieux, encore d'actualité*. Enfin, Emmanuel Bernier a reçu 500 \$ pour la rédaction d'un texte qui sera publié dans la revue *Cap-aux-Diamants*.
→ Info : premiereovation.com

SOUS LE SIGNE DU JEU

Pour sa 18^e édition, le Festival international de jardins - Jardins de Métis se déroulera sous le signe du jeu. Les concepteurs ont été invités à créer des «playsages», histoire de montrer aux visiteurs qu'il est aussi plaisant de jouer dehors que devant un écran. Six projets ont été retenus parmi 162 propositions provenant de 30 pays. On peut les découvrir à jardinsdemetis.com.



The Woodstock de l'Atelier Yok-Yok, de Paris
Source : Festival international de jardins

PREMIER APERÇU DES FESTIVITÉS

La troisième édition du festival Vivre le patrimoine! se déroulera du 17 au 19 août sous le thème «Sault-au-Récollet : paysages collectifs». L'événement comprendra trois volets : Raviver les mémoires (un retour dans le passé), Réunir les regards (ou l'exploration des perceptions actuelles du site) et Construire de nouveaux horizons (un exercice de prospection vers l'avenir).

→ Info : vivrelepatrimoine.ca

AVEC LES COMPLIMENTS DU GIRAM

Le Groupe d'initiatives et de recherches appliquées au milieu (GIRAM) a remis ses Corniches d'or 2017. Les gagnants? Le Domaine Pointe-de-Saint-Vallier pour la restauration du manoir, des annexes et des jardins et pour la création d'un lieu d'animation sur place. Également, la Société écologique de la Grande Plée bleue pour la protection et la mise en valeur d'une tourbière qui constitue un des joyaux écologiques du Québec. Enfin, la raffinerie Valero pour l'intégration visuelle de ses réservoirs situés en bordure du fleuve, un projet qui a impliqué des spécialistes ainsi que des représentants du gouvernement et du voisinage.

150 ANS EN TROIS TEMPS

Pour le 150^e anniversaire de la Confédération, le Musée canadien de l'histoire et Bibliothèque et Archives Canada présentent *Reflets d'il y a 150 ans*, une exposition qui porte sur la vie quotidienne de l'époque.

→ Info : 1 800 555-5621 ou museedelhistoire.ca

Les échos de Vimy, présentée jusqu'au 18 mars 2018 au Musée Royal 22^e Régiment, s'intéresse à cette bataille de la Seconde Guerre mondiale qui a contribué à façonner le Canada d'aujourd'hui. On y trouve notamment une maquette construite pour l'occasion afin d'illustrer la position des troupes avant l'assaut.

→ Info : 418 694-2815 ou lacitadelle.qc.ca

Il faudra aussi surveiller cet été le lancement du corridor patrimonial, culturel et touristique francophone. Il mettra en valeur 150 lieux situés dans des communautés canadiennes de langue française.

MONTREAL EN FÊTE



Une panoplie d'activités souligne cette année le 375^e anniversaire de Montréal. Parmi cette offre gargantuesque (375mtl.com), quelques expositions ont retenu notre attention.



Vestiges du lieu de naissance de Montréal

Illustration : Daily tous les jours

LE FORT DE VILLE-MARIE RÉVÉLÉ

Dans son nouveau pavillon, inauguré le 17 mai, Pointe-à-Callière présente *Ici a été fondée Montréal*, qui rend hommage à Paul de Chomedey de Maisonneuve et à Jeanne Mance ainsi qu'à la quarantaine d'autres pionniers qui ont établi la ville en 1642. On pourra notamment y voir, en circulant sur un plancher de verre, les vestiges du fort de Ville-Marie, mis au jour durant les fouilles archéologiques menées de 2002 à 2015. À découvrir, les traces d'un foyer amérindien, d'un puits construit en 1658, de la cave d'un bâtiment qui était possiblement un corps de garde, des palissades, des fondations d'un atelier où on travaillait le métal et d'une section du mur du château de Callière. Plusieurs artefacts y sont aussi mis en valeur, dont le plus ancien cadran solaire trouvé en Amérique.

→ Info : 514 872-9150 ou pacmusee.qc.ca



Des hôtes de l'Expo 67 en uniforme

Source : Bibliothèque et Archives Canada, fonds de la Compagnie canadienne de l'exposition universelle de 1967, e000990867

EXPO 67 SOUS TOUTES SES COUTURES

Plusieurs institutions ont choisi de se pencher sur un événement incontournable de l'histoire de la métropole qui fête lui

aussi son anniversaire : Expo 67. Le Musée McCord présente, jusqu'au 1^{er} octobre, *Mode Expo 67*, qui aborde l'événement sous l'angle inédit du vêtement. On y exhibe plus de 60 costumes et une sélection d'accessoires. Le Musée propose également jusqu'au 15 octobre *Incontournable Expo 67*, une sélection de 24 photographies de Jean-Louis Frund, installée sur la rue McGill College.

→ Info : 514 398-7100 ou musee-mccord.qc.ca

Du côté du Musée Stewart, *Expo 67 – Rêver le monde* s'inspire de la géométrie architecturale d'Habitat 67 pour sa scénographie et a recours à la réalité virtuelle afin de mettre en valeur le film *Dans le Labyrinthe*. Cette œuvre avait été présentée à l'époque dans le pavillon éponyme, un des plus populaires de l'événement. À voir jusqu'au 8 octobre.

→ Info : 514 861-6701 ou stewart-museum.org

Le complexe d'habitation urbaine conçu par Moshe Safdie est aussi à l'honneur jusqu'au 13 août dans *Habitat 67 vers l'avenir*, au Centre de design de l'Université du Québec à Montréal. Il y est question de ce projet novateur, mais aussi de son influence sur l'architecture contemporaine internationale.

Enfin, le Centre d'histoire de Montréal s'intéresse à la manière dont les jeunes qui avaient entre 11 et 21 ans en 1967 ont été marqués par l'événement dans *Explosion 67. Terre des jeunes* (jusqu'au 31 décembre).

→ Info : 514 872-3207

NOURRIR LA MÉTROPOLE

L'Écomusée du fier monde a quant à lui décidé de revisiter près de 200 ans d'alimentation dans la métropole avec l'exposition *Nourrir le quartier, nourrir la ville*, qui se poursuit jusqu'au 4 février 2018. On y explore les marchés publics, les petites épiceries, les premières chaînes d'alimentation, l'évolution des produits, la naissance de l'industrie de la transformation alimentaire, etc.

→ Info : 514 528-8444 ou <http://ecomusee.qc.ca>



Grand tableau *Cité mémoire*, projeté sur les murs du palais de justice

Photo : Jean-François Lemire

ET PLUS...

Inutile de préciser que les célébrations entourant le 375^e anniversaire de Montréal ont encore plus à offrir. Par exemple, quatre tableaux viennent de s'ajouter à la projection architecturale *Cité mémoire* : le plus imposant (35 minutes) survole l'histoire de la métropole et les trois autres s'inspirent de Jeanne Mance, du traité La Grande Paix de Montréal, signé en 1701, et d'une hôtesse d'Expo 67.

→ Info : 514 666-1861 ou montrealenhistoires.com/cite_memoire

Également à signaler, le lancement de *Montréal, toute une histoire!... au fil du fleuve*, une application mobile qui met en valeur plus de 60 points d'intérêt entre la Maison Saint-Gabriel et le Musée de Lachine. Plus de 300 photographies d'époque agrémentent le tout.

→ Info : montreal-histoire.com

À vous, maintenant, d'éplucher la programmation pour profiter pleinement de la fête.

Pour plus de nouvelles, consultez magazinecontinue.com.



Maison Henry-Stuart

Plongez dans l'ambiance raffinée de la bourgeoisie du début du XX^e siècle

82, Grande Allée Ouest, Québec
418 647-4347, poste 201

La visite guidée inclut thé et gâteau.
maisonhenrystuart.qc.ca

Un savoir fortifié



Une étude sur l'évolution architecturale du monastère des Augustines de l'Hôpital général de Québec a mis au jour des faits surprenants. L'architecte Émile Gilbert en a tiré une hypothèse, qui pourrait se confirmer d'ici peu.

JOSIANE OUELLET

En février dernier, la firme d'architectes BGLA et la coopérative d'archéologues Artefactuel ont remis à la Fiducie du patrimoine culturel des Augustines une étude sur l'évolution historique et les caractéristiques architecturales du monastère des Augustines de l'Hôpital général de Québec.

Cette recherche visait à mettre de l'ordre dans les connaissances sur ce bâtiment afin de bien le comprendre et, ainsi, d'être en mesure de le valoriser. L'équipe a même réalisé une simulation des états successifs de l'édifice à travers le temps (à voir sur le site Web de *Continuité*). Grâce à elle, on peut visualiser son évolution en quelques secondes.

L'étude jette aussi les bases d'une flexion quant aux nouvelles vocations possibles pour cette construction. « Pour voir ce qui est compatible, ce qu'on peut permettre, ce qu'il faut éviter », précise l'architecte Émile Gilbert, qui a déjà mené ce type de démarche pour les Nouvelles-Casernes.

L'histoire du lieu depuis l'arrivée des Augustines était déjà documentée, qu'on

pense seulement à l'étude réalisée par Paul Trépanier en 2002. Mais que s'était-il produit avant? « Les Récollets ont débarqué au Canada en 1615, se sont installés sur le site actuel de l'Hôpital général en 1620, ont été chassés par les frères Kirke en 1629, sont revenus au pays en 1670, ont construit leur nouveau couvent sur les ruines de l'ancien, et les sœurs se sont établies sur place en 1693 », résume l'expert. On n'en savait pas plus sur cette période.

Coup de vieux

Or, c'est justement à ce sujet que les chercheurs ont fait les découvertes les plus intéressantes. En analysant différents écrits, ils ont réalisé que l'endroit avait été habité en l'absence des Récollets. En 1632, les Jésuites s'y sont installés pour une durée indéterminée, puis quelques familles françaises y ont logé. « Le bâtiment a été occupé pendant 10 à 20 ans à cette époque. Et une construction ne tombe pas comme ça en 20 ou 25 ans. Ce qui restait en 1670 devait être énorme. »

Il y a ainsi fort à parier qu'à leur retour, les Récollets ont érigé leur nouveau couvent sur les fondations de l'ancien. Compte tenu du temps dont ils disposaient ainsi que du coût et de la disponibilité des matériaux, ils ont certainement tiré le meilleur parti possible de tout ce qui se trouvait sur place. Mais que subsistait-il au juste de l'édifice précédent? C'est ce qu'il reste à découvrir. Selon Émile Gilbert, il se pourrait même qu'une partie de la charpente de l'église soit d'origine. Cette hypothèse demande toutefois à être vérifiée à l'aide d'analyses plus poussées (carottage et carbone 14). « Autrement dit, l'église de l'Hôpital général que tout le monde date de 1670 est, dans une proportion qui reste à établir, l'église des Récollets de 1620 », lance-t-il.

Il y a plus! L'équipe a étudié les marchés passés à l'époque, c'est-à-dire les conventions relatives à la fourniture de marchandises

↑ Croquis-hypothèse d'Émile Gilbert illustrant l'installation des Récollets en 1620.

Source : BGLA

« Les preuves physiques de l'occupation de 1620 sont beaucoup plus importantes que ce que tout le monde pensait. »

— Émile Gilbert

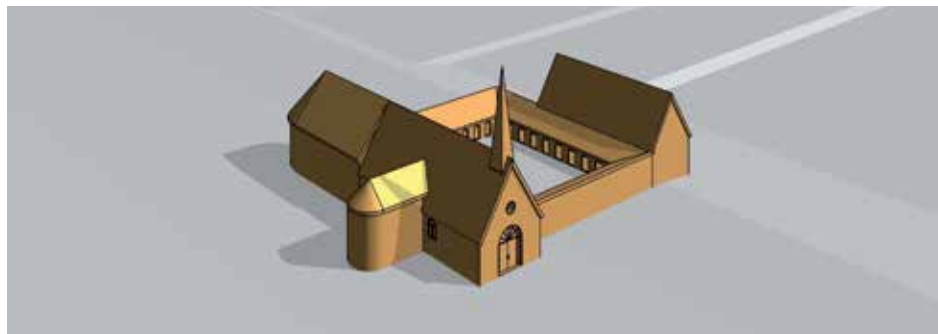
et de services. Au cours de ces recherches documentaires, elle a découvert des faits inattendus concernant le site d'origine. La fabrication de grandes quantités de chaux à maçonnerie et l'achat de pierres de qualité, entre autres, ont constitué toute une surprise. « La croyance générale veut qu'en 1620, les Récollets aient bâti une église et un corps de logis de colonisation en bois rond avec une petite clôture autour. Eh bien non ! Ils ont fait venir des maçons de France pendant un an et demi pour construire l'église. Et comme ils avaient très peur des attaques iroquoises, ils ont bâti une place fortifiée, identique à celle de Sillery et de Ville-Marie », s'enthousiasme l'architecte.

Bastions et palissade

Dans son livre *Le grand voyage du pays des Hurons*, publié en 1632, le missionnaire Gabriel Sagard décrit les lieux. Il mentionne une haute palissade ponctuée de quatre bastions qui ceignait une église et un corps de logis. À l'entrée se trouvait une tour carrée en pierre avec une chapelle à l'étage. « Ça devait se voir partout dans le paysage. Je pense même que cette église était de dimensions comparables à celles de la cathédrale Notre-Dame-de-Québec, construite beaucoup plus tard », révèle le spécialiste.

À partir de ces informations, Émile Gilbert a réalisé un croquis des lieux. « Pour l'instant, il s'agit seulement d'une hypothèse, spécifie-t-il. Est-ce que tel élément se situait à tel endroit ou 10 pieds plus loin ? On le saura lorsque des fouilles archéologiques auront été menées. »

Déjà, son équipe a trouvé un massif de pierre et des murs de fondation qui n'ont aucun rapport avec l'aile de l'hôpital où ils se situent et qui correspondent exactement à la



Deux maquettes du même site : monastère des Récollets entre 1671 et 1679 (en haut) et monastère des Augustines de l'Hôpital général de Québec entre 1965 et 2002 (en bas).

Source : BGLA

description du corps de logis décrit dans les lettres et rapports de la communauté. Sans compter qu'un rapport de surveillance archéologique réalisé à l'occasion de la réfection du stationnement mentionne la présence de fondations en face de l'église. Il pourrait bien s'agir des restes de la tour d'entrée.

« Les preuves physiques de l'occupation de 1620 sont beaucoup plus importantes que ce que tout le monde pensait, conclut Émile

Gilbert. C'est incroyable tout le travail qu'il y a à faire là ! » Son équipe pourrait réaliser sous peu une première série d'expertises visant à valider son croquis-hypothèse. Quant à effectuer des fouilles archéologiques plus importantes, qui sait ? L'avenir le dira. ♦

Josiane Ouellet est rédactrice en chef de *Continuité*.

Défricheur du design

Il y a 50 ans, Julien Hébert créait un logo inoubliable pour Expo 67.
Une œuvre en accord avec la mission de sa vie : initier le Québec au design.
Le professeur Martin Racine raconte cette histoire dans un livre éclairant.

MÉLANIE ST-HILAIRE

«**J**e n'ai jamais vu pareille monstruosité! » À Ottawa, le chef de l'opposition, John Diefenbaker, se révolte. Mais qu'est-ce que ce logo proposé pour Expo 67? Sans feuille d'érable, sans le plus petit castor? Il faudra l'intervention du premier ministre, Lester B. Pearson, pour apaiser le scandale. Finalement, l'œuvre honnie — représentation stylisée d'une chaîne humaine, fidèle au slogan « Terre des hommes » — sera affichée partout à Montréal. Symbole de cet été où les Québécois découvriront la modernité...

L'artiste derrière ce tohu-bohu? Bien des gens ont oublié son nom : Julien Hébert. Un créateur multidisciplinaire aux idées aussi avant-gardistes que ses œuvres.

«Ce pionnier mérite sa place dans l'histoire culturelle du Québec», estime Martin Racine. Le professeur à l'Université Concordia a remué terre et enfer pour publier *Julien Hébert. Fondateur du design moderne au Québec*, en 2016. Avant cela, il avait consacré son doctorat à ce maître méconnu, dont il n'avait jamais entendu parler durant ses cours en design industriel. C'est une conversation avec un expert de sa discipline qui l'a mis sur la trace du créateur. Patiemment, il a rassemblé les données éparses sur sa vie et son œuvre. En lisant ses carnets de création, il a été ébloui par la profondeur de sa pensée. «C'est comme si les Américains ne connaissaient pas Frank

Lloyd Wright, ou les Français Le Corbusier, dit-il. Impensable!» Il a donc cherché un éditeur intéressé par son histoire.

Né à Rigaud en 1917, Julien Hébert fait ses classes à l'École des beaux-arts de Montréal. Pour réfléchir au rôle de l'art dans la société, il étudie ensuite la philo-

sophie à l'université. En 1946, il entame un stage de deux ans auprès du sculpteur cubiste Ossip Zadkine, à Paris. De son mentor, il retient une idée importante : tout est sculpture. «Tous les objets ont une forme qui mérite d'atteindre la perfection», formule-t-il.



N'en déplaît à ses détracteurs, Julien Hébert semble fier du symbole qu'il a imaginé pour Expo 67.

Source : Martin Racine (photo versée au fonds d'archives Julien Hébert, MNBAQ)

Pour Julien Hébert, le design ne servait pas à vendre des meubles de luxe à une élite dépensière, mais à créer des objets adaptés aux besoins de la société.



On doit aussi à Julien Hébert le design du mobilier d'inspiration scandinave Grébert.

Photo : Marcel Corbeau

Artiste multidisciplinaire

Quand l'artiste rentre au bercail, en 1948, l'année même de la publication du *Refus global*, il retrouve une société en métamorphose. À l'ombre des tours de bureaux et des banlieues naissantes pousse un art nouveau : le design industriel, qui permet de produire en série des objets bien pensés. Un défi taillé sur mesure pour son esprit rationnel.

En 1951, il s'illustre au premier concours de design canadien en présentant une chaise en toile et structure d'aluminium. Un industriel le recrute pour dessiner du mobilier de jardin. Deux ans après, il conçoit la chaise longue Contour, à la forme épurée et à la fonctionnalité impeccable. « Saluée par la critique au Salon du meuble de Milan, cette création signale l'arrivée du design canadien sur la scène in-

ternationale », précise Martin Racine. Les meubles pliants signés Hébert, merveilles de commodité, se vendent par centaines de milliers.

Sans surprise, l'homme se distingue aussi en sculpture. En 1963, devant la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des arts, il réalise une murale de panneaux texturés en aluminium. Son matériau fétiche. « Julien Hébert disait que les Québécois devaient devenir les meilleurs pour créer des produits avec ce métal typique du pays », rapporte le professeur.

Refusant de se cantonner à une seule discipline, ce talentueux touche-à-tout dessine le plafond du Centre national des arts à Ottawa, le pavillon du Québec à l'expo universelle d'Osaka, les arrêts d'autobus de Montréal... Sans oublier le mobilier Grébert, d'inspiration scandinave, conçu pour garnir les bureaux contemporains.

Mais c'est surtout son engagement pour le développement du design au Québec qui marque sa carrière. À l'Institut des arts appliqués, ce pédagogue passionné forme toute une génération d'étudiants. Il plaide avec ferveur pour la fondation d'un Institut de design, qui ouvre à l'Université de Montréal en 1969. Il contribue aussi à établir la section québécoise de l'Association canadienne des designers industriels.

Philosophe du design

De cette œuvre authentique, Martin Racine a tiré quelques leçons d'intérêt pour les designers actuels. « D'abord, le design n'existe pas que pour le profit des entreprises. C'est une discipline humaniste », énonce-t-il.



Avec la création de la chaise longue Contour, en 1953, le design canadien fait son entrée sur la scène internationale.

Source : Martin Racine (photo versée au fonds d'archives Julien Hébert, MNBAQ)

Pour Julien Hébert, ce travail ne servait pas à vendre des meubles de luxe à une élite dépen-
sitaire, mais à créer des objets adaptés aux
besoins de la société. En 1971, il avait même
élaboré un plan pour revitaliser les régions
en formant au design les chômeurs québé-
cois! Cette conception engagée du métier
subsiste à Concordia, où les futurs designers
mènent des projets à portée sociale, notam-
ment pour l'organisme Dans la rue.

«Aux yeux de Julien Hébert, le design
était un artisanat moderne qui pouvait
contribuer à développer la société et à
définir sa culture», ajoute le professeur.
Son modèle était la Scandinavie, qui avait
recyclé des techniques proches de sa tradi-
tion pour manufacturer des biens de
qualité. Il admirait Artek, la compagnie
de meubles du designer finlandais Alvar
Aalto. Il rêvait que le Québec exporte ain-
si des objets à son image, faits de maté-
riaux locaux.

S'il vivait aujourd'hui, Julien Hébert
aurait de quoi se réjouir, estime Martin
Racine. À commencer par le succès de son
hériter spirituel, Michel Dallaire. Son Bixi,
qui roule de Londres jusqu'à Washington,
n'est-il pas fabriqué au Saguenay-Lac-
Saint-Jean? Cette prouesse manufacturière
l'aurait ravi. De même que la production
de ces nombreux designers-artisans qui
fabriquent des créations soignées en petite
série, comme les chaises en babiche du col-
lectif Samare.

Martin Racine a émergé de la rédaction
de son ouvrage avec un poignant regret :
celui de ne jamais avoir pu rencontrer son
sujet d'étude, décédé en 1994. «Je me sens
proche de sa vision, à la fois comme péda-
gogue et praticien», dit ce spécialiste du
design écologique.

Lorsqu'il devient le premier designer à
remporter le prix Paul-Émile-Borduas, en
1979, Julien Hébert ne cache pas sa joie.

«Ainsi, le design cesse d'être une tech-
nique pour fond d'usine pour devenir
l'un des beaux-arts», se réjouit-il. À peine
15 ans ont passé depuis qu'il s'est fait
étriller pour son logo trop moderne. Mais
dans l'intervalle, le Québec s'est assoupli.
Assez pour que ce défricheur y laisse sa
marque. ♦

Mélanie St-Hilaire dirige l'atelier de rédac-
tion Biendit.



PATRIMOINE & ARCHITECTURE

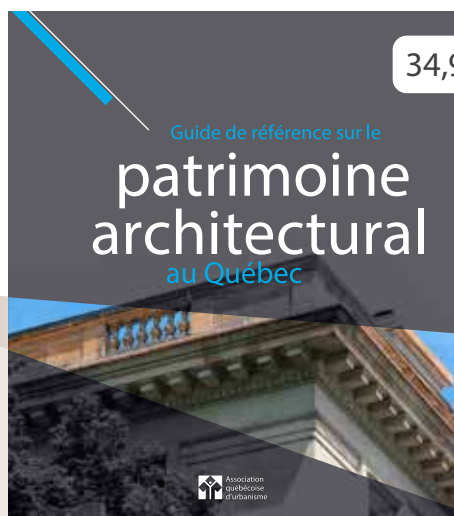
- Évaluation patrimoniale
- Inventaire du patrimoine bâti
- Étude de caractérisation
- Guide d'intervention
- Circuit patrimonial



1365, rue Frontenac
Québec (Québec)
G1S 2S6

418.648.9090

www.patri-arch.com



**Un nouveau guide qui vous
transporte à travers 400 ans
d'histoire de l'architecture
domestique au Québec**

Pour commander : www.aqu.qc.ca
info@aqu.qc.ca
(514) 277-0228

Atelier
L'ÉTABLI

ARTISAN DU PATRIMOINE BÂTI

MENUISERIE ET ÉBÉNISTERIE

atelier-letabli.ca
T 514.270.0115

2050, rue Dandurand, local 409
Montréal (Québec) H2G 1Y9



OCULUS
RÉVISION • RÉDACTION

Marie-Élaine Gadbois

Révisseuse agréée • Rédactrice spécialisée en patrimoine et en histoire

Le patrimoine conjugué à tous les temps!

www.oculusrevision.com • T 418 999-2404



Route du Mitan à l'île d'Orléans
Photo : François Rivard

Des voies à explorer

DOSSIER SPÉCIAL CHEMINS ANCIENS

CONTINUITÉ — ÉTÉ 2017

De la Sous



Les chemins anciens témoignent du passé tout en ouvrant une fenêtre sur le paysage. Pourtant, ils demeurent peu étudiés, protégés ou mis en valeur. Aperçu de la situation.

JEANNE CORRIVEAU

La mémoire l'asphalte



Pour se rendre à destination rapidement, l'automobiliste pressé choisira toujours le chemin le plus court. Les chances sont grandes qu'il opte pour l'autoroute. Mais en retrait de ces voies bétonnées et sans âme subsistent au Québec des routes sinueuses épousant le paysage, vestiges des chemins anciens qui ont été tracés au début de la colonie.

Outils d'appropriation du territoire, les premiers chemins visaient à faciliter le transport des produits agricoles, du courrier et des personnes entre les villes et les villages. Ils permettaient aussi aux habitants de contourner les obstacles que représentaient les cours d'eau. Ces voies de communication ont accéléré la colonisation, tout en façonnant le paysage québécois.

Ce réseau en émergence au XVIII^e siècle s'inspire du système de grandes routes en France, explique Alain Roy, historien et spécialiste du patrimoine viaire au Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal, à l'UQAM. La Nouvelle-France développe alors une politique de construction de l'infrastructure routière sous la responsabilité d'un officier appelé grand voyer, comme dans la mère patrie. « Une certaine modernité du transport apparaît, autant en Europe qu'en Amérique. À la même époque où, ici, on construit le chemin du Roy, on aménage le Camino Real au Mexique », dit-il.

Puis les années passent. L'urbanisation et l'automobile altèrent les anciens tracés. La plupart des chemins d'autrefois sont asphaltés; certains sont aplanis et redressés pour répondre aux normes de sécurité. « Mais, en règle générale, ces

Route du Mitan à l'île d'Orléans
Photo : Perry Mastrovito

« Ce sont des structures qui nous amènent à voir le territoire, à prendre conscience de ses singularités et à saisir son ambiance. »

— Philippe Poullaouec-Gonidec

voies sont relativement stables dans la longue durée, aussi bien dans les villes et villages qu'en milieu rural», soutient Gérard Beaudet, professeur à la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal.

Une quête d'authenticité

Cet héritage est toutefois peu documenté. « Pour le paysage, on a des approches et des chaires de recherche. Mais pour le patrimoine viaire, aucune méthodologie n'a encore été développée », reconnaît Alain Roy.

Les chemins anciens sont souvent confondus avec les routes touristiques et culturelles. Ils s'en distinguent par l'authenticité des éléments d'origine : tracé, matériaux et structures diverses, comme les barrières et les murets. Mais les deux types ne sont pas indissociables. La mise en valeur de certaines voies séculaires, comme le chemin du Roy, entre Montréal et Québec, ou le chemin d'Aylmer, en Outaouais, a permis de marier la route ancienne à un parcours de découverte bordé d'attraits pour les visiteurs. « Ça crée une certaine confusion. Les routes touristiques comportent des points d'intérêt, mais elles ne visent pas à mettre en valeur le chemin lui-même », observe Alain Roy.

L'une de ses premières recherches dans le domaine a porté sur une section du chemin du Roy, dans la région de Berthierville, que le ministère de la Culture et des Communications envisageait de classer. Son enquête a tou-

tefois révélé que le tronçon en question se trouvait en zone inondable et qu'il avait été rapidement abandonné. Ainsi, a conclu le chercheur, il n'aurait pas été justifié de lui accorder une protection légale.

Afin de retrouver le tracé exact d'un chemin ancien, il faut débusquer des indices dans un environnement changeant où la nature tend à reprendre ses droits. Les restes d'un fossé, les talus et l'enrochement en sont autant de signes. Le cadastre peut aussi révéler l'existence d'une route disparue. « Il y a eu très peu de fouilles archéologiques sur le sujet, à part quelques-unes au chemin du Portage. Peu d'archéologues se sont intéressés précisément à cette dimension », explique Alain Roy.

Des traces qui s'estompent

Le ministère des Transports du Québec assure que le patrimoine figure parmi ses préoccupations lors de travaux de réaménagement ou de construction de voies. « Pour tout projet inscrit au programme des investissements routiers, le Ministère évalue le potentiel patrimonial du terrain en question », indique le porte-parole Alexandre Bougie.

À titre d'exemple, en 2009, en prévision de la reconstruction de la route 185 au Témiscouata, le Ministère a conduit des fouilles archéologiques sur deux tronçons de l'ancien chemin du Portage reliant Notre-Dame-du-Portage à Cabano, une voie aménagée en 1746. Ces travaux ont permis d'exhumer des pavages en bois et quelques artefacts datant du XIX^e siècle, mais aucun vestige archéologique associé à la période la plus ancienne du chemin. Les archéologues ont alors conclu qu'il n'existait aucun obstacle au projet.

À la fin de l'automne 2013, une étude archéologique a aussi été réalisée dans le cadre du projet de délocalisation de la route 138 dans le secteur de l'anse des Dunes à Blanc-Sablon. Mais, encore là, nulle trace du chemin des Français qui y aurait été aménagé dans la première moitié du XVIII^e siècle.

En route vers la protection

La notion de patrimoine viaire fait progressivement son chemin. Montréal a exploré le parcours riverain, notamment le



Les fouilles archéologiques réalisées au chemin du Portage en 2009 ont permis de mettre au jour ces vestiges d'un pavage de bois.

Source : Ruralys, © ministère des Transports



Aucun chemin ancien ne figure au Répertoire du patrimoine culturel du Québec, mais ceux situés dans un site patrimonial sont protégés, comme la route d'Irlande à Percé.

Photo : Angie Mennillo

long de la rivière des Prairies. La Ville de Québec a identifié d'anciens tracés dans son schéma d'aménagement. Plusieurs voies de communication ont été mises en valeur, dont le chemin du Portage, les chemins Craig et Gosford en Estrie et le chemin Kempt dans la région de La Matapédia (voir « Partager la route », p. 28).

Mais il est indéniable pour Alain Roy que le Québec pourrait en faire bien davantage pour préserver ses routes d'antan. Par exemple, la Suisse a dressé un inventaire exhaustif des siennes. Aux États-Unis, certains départements de transport, celui de Virginie notamment, ont développé une connaissance approfondie du sujet. « On aurait besoin de créer un centre d'expertise pour compiler, valider, expérimenter et faire valoir toutes ces initiatives », avance-t-il.

Si de nombreux chemins anciens ont été profondément altérés, certains segments ont gardé leur configuration originale. « En général, c'est parce qu'on a oublié de les mettre aux normes », note Gérard Beaudet. Il évoque le cas du chemin de Chambly, sur la Rive-Sud de Montréal, qui aurait pu être fortement élargi si on n'avait pas ouvert le boulevard Taschereau.

Selon lui, Québec devrait mieux protéger ses routes de valeur historique. « Je pense que le ministère de la Culture ne fait pas le poids par rapport au "ministère de la Voirie", et j'utilise ces termes à bon escient », dit Gérard Beaudet d'un air entendu. Même la mise en valeur du chemin du Roy ne trouve pas grâce à ses yeux. « À part installer des petites pancartes, on n'a pas fait d'efforts, tranche-t-il. À Repentigny, par exemple, il faut beaucoup d'imagination pour visualiser l'ancien chemin. » Selon lui, si certains segments ont conservé leur caractère d'autrefois, comme à Berthier, c'est parce qu'ils sont en retrait de la route 138.

Invitation à la promenade

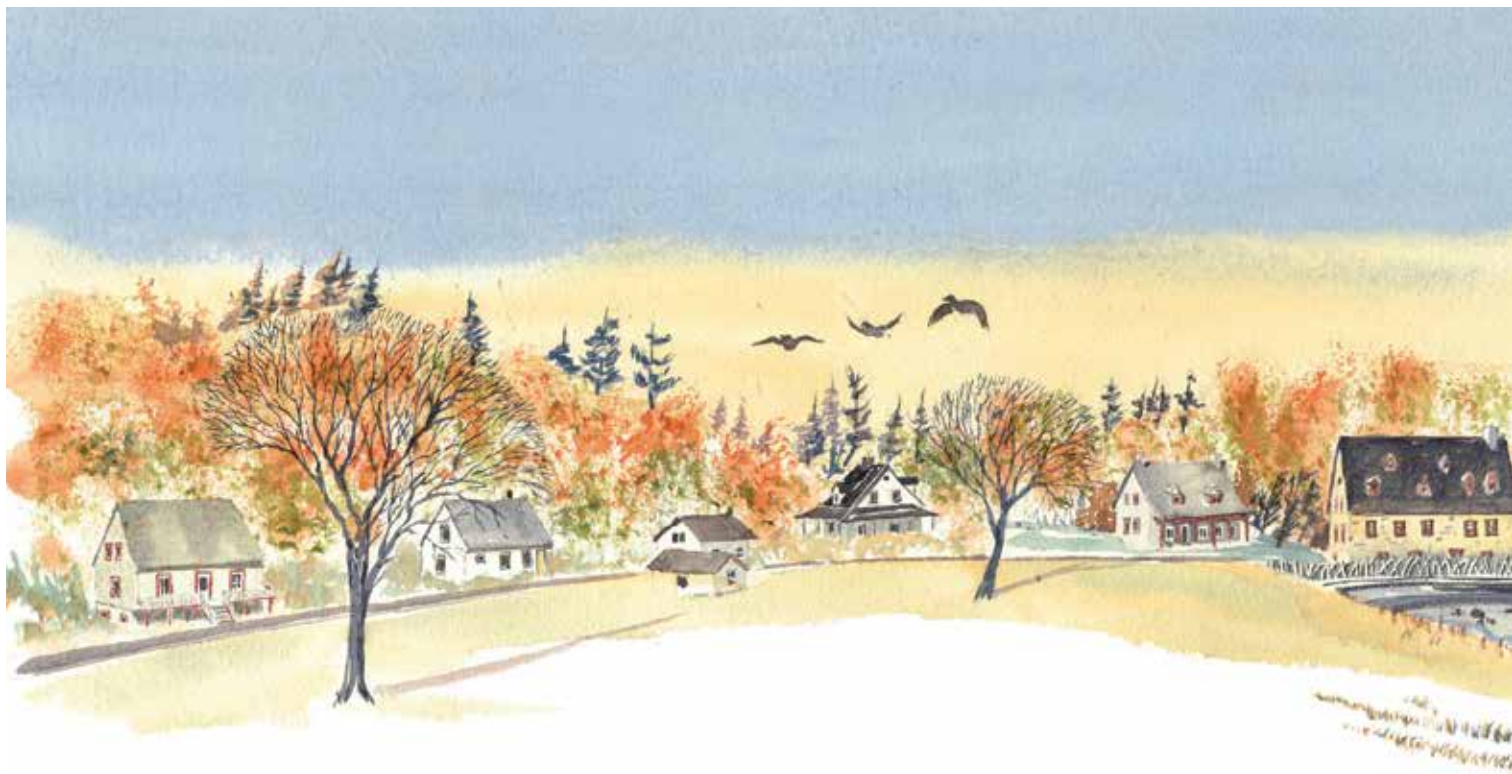
Aucun chemin ancien ne figure au Répertoire du patrimoine culturel du Québec ni à l'inventaire du ministère de la Culture et des Communications. « Néanmoins, plusieurs tronçons du réseau viaire ancien sont protégés en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel de par leur situation dans des sites patrimoniaux classés ou déclarés », tient à préciser Anne Marcoux, conseillère en communication au Ministère. C'est le cas du chemin Royal et de la route du Miton sur l'île d'Orléans, du chemin Royal à Beauport, des rues anciennes du Vieux-Québec ainsi que de la route d'Irlande à Percé.

La dimension paysagère des routes et des chemins n'est pas à négliger. Titulaire de la Chaire UNESCO en paysage et environnement de l'Université de Montréal, Philippe Poullaouec-Gonidec décrit les chemins comme un « élément-clé dans la découverte du paysage », et une invitation à la promenade. « Ce sont des structures qui nous amènent à voir le territoire, à prendre conscience de ses singularités et à saisir son ambiance », explique-t-il.

Les chemins recèlent plus de secrets qu'on pourrait le penser, même quand la mémoire du lieu semble emprisonnée dans le bitume. « Les routes qu'on emprunte actuellement ont un passé, rappelle le professeur. Sous l'asphalte, une histoire se cache. Parfois, on la sent. Pas toujours. » Il y a là des trésors de connaissance qui attendent seulement d'être libérés. ♦

Jeanne Corriveau est journaliste au *Devoir*.

Tracés



Comme autant de racines sillonnant le territoire, les chemins anciens plongent au plus profond du passé du Québec. Déambulation historique sur cinq routes qui nous ramènent à nos origines.

BRIGITTE TRUDEL

La rue de Chavigny à Deschambault est un ancien tronçon du chemin du Roy. On y trouve le moulin de La Chevroitière, un des derniers moulins à eau du Québec.

Illustration : Gilles Matte

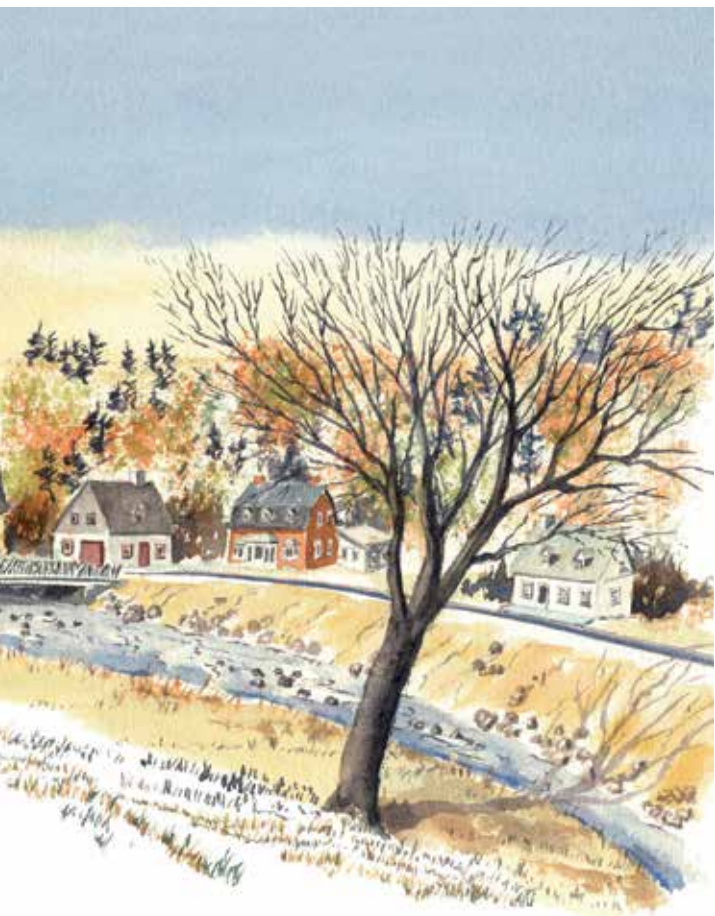
LE CHEMIN DU ROY

Une vision du bien commun

Au milieu du XVII^e siècle, la vie en Nouvelle-France essaime autour de trois pôles principaux : Québec, Trois-Rivières et Montréal. « Pour l'administration coloniale, raccorder ces points névralgiques et les relier aux villages qui longent la rive nord du Saint-Laurent devient une priorité », raconte Léon Robichaud, professeur agrégé au département d'histoire de l'Université de Sherbrooke.

Un premier bout de ce qui deviendra le chemin du Roy est tracé au début des années 1650. Lorsque l'administration royale reprend la colonie, dans la décennie 1660, elle ordonne le prolongement de cette route par corvée. « L'État n'en assume pas les frais, mais mobilise les efforts,

s du passé



précise le professeur. Il convainc les citoyens de mettre leurs énergies en commun pour le mieux-être de tous. » Chaque habitant est chargé de réaliser le tronçon qui passe devant sa propriété. À terme, cette route carrossable s'étire sur 280 kilomètres et traverse 37 seigneuries. Le trajet entre Québec et Montréal peut désormais s'effectuer en quatre jours alors que le même déplacement par canot en nécessitait au moins sept.

« C'est une voie axée sur la proximité, note Léon Robichaud. Elle traverse le cœur des paroisses, passe par les places de l'église et du marché. » Cette disposition favorisera l'organisation d'une économie locale, notamment par le développement des marchés de villages et l'ouverture de petits commerces comme les relais de chevaux.

Aujourd'hui, la route 138 reprend sensiblement le tracé d'origine du chemin du Roy. Il faut la parcourir en entrant dans les villages pour vivre une expérience comparable à celle de l'époque, soutient le professeur. « Cela permet de se connecter au terroir, de redécouvrir le Québec à échelle humaine », dit-il au sujet de ce tracé historique parmi les plus populaires sur le plan touristique. Cette route rappelle l'époque de la Nouvelle-France, mais surtout, elle symbolise le poids de l'État quand vient le temps de mobiliser les efforts et les volontés en regard du bien et des services publics. « Un enjeu que l'on sait encore d'actualité », conclut Léon Robichaud.

LE CHEMIN DE CHAMBLY

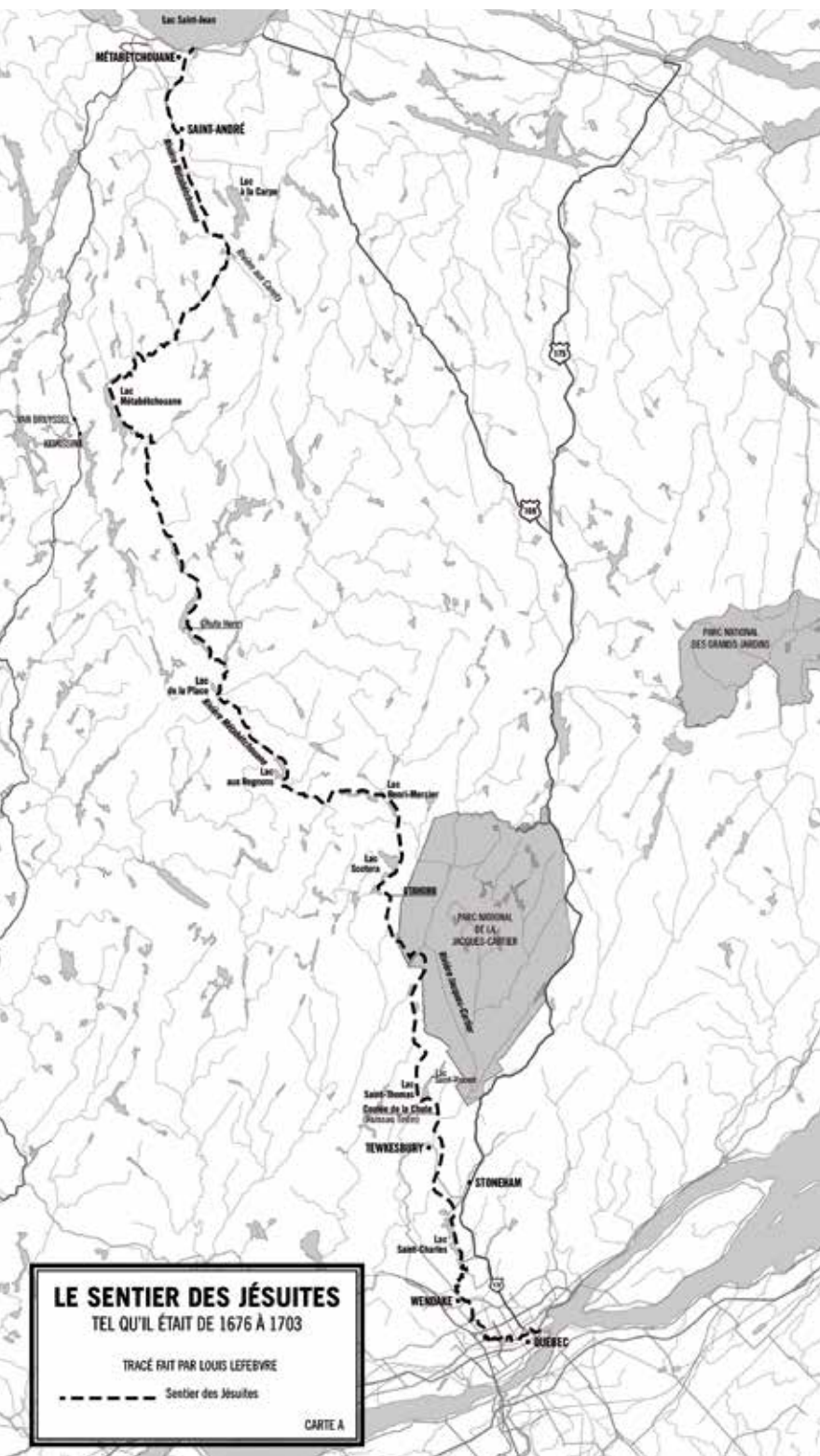
Première route d'État

Contrairement au chemin du Roy, dont l'aménagement et l'entretien incombait aux citoyens, le chemin de Chambly serait la première route de Nouvelle-France prise en charge par le roi. Il relie Chambly à Longueuil sur 23 kilomètres. « Cette voie royale, ou d'État, s'appelait aussi la route numéro 1 », détaille le président de la Société d'histoire de la seigneurie de Chambly, Paul-Henri Hudon.

En 1665, une fois achevé le fort Saint-Louis, sur le site actuel de Chambly, il devient pressant d'ouvrir un tracé entre ce dernier et le fleuve Saint-Laurent pour permettre le déplacement et l'approvisionnement des troupes militaires. C'est le régiment de Carignan-Salières qui mène les travaux. « La commande, lancée en plein hiver, n'est pas une mince tâche, relate Paul-Henri Hudon. L'axe passe à travers la forêt ou la savane, et certaines zones sont marécageuses. » Néanmoins, deux ans plus tard, la route est achevée. D'abord très rudimentaire, elle sera plus tard recouverte de madriers. Néanmoins, son mauvais état demeure notoire.

En 1841, peu après l'Acte d'Union, l'entretien de la voie est confié à l'entreprise privée. Jusqu'à quatre péages sont établis le long du parcours. « À cette époque, le chemin de Chambly, d'abord militaire, répond davantage à des impératifs de transport et de commerce, indique le président de la Société. Il demeure très achalandé jusqu'à l'arrivée du chemin de fer, au milieu du XIX^e siècle, car il est le seul moyen de se rendre de Montréal à Granby, puis d'accéder aux Cantons-de-l'Est. »

Délogé par les boulevards et les autoroutes au cours du XX^e siècle, le chemin de Chambly fait partie de notre patrimoine perdu, déplore Paul-Henri Hudon. « Bien peu de traces de son parcours d'origine subsistent, soutient-il. L'un des



rappels les plus importants de son existence demeure le fort Chambly qui, sous une forme antérieure, a représenté son élément déclencheur. » Il n'en demeure pas moins que, d'un point de vue historique, il s'agit d'une artère importante. De nombreuses municipalités qui parsèment la région et la Rive-Sud de Montréal lui doivent leur fondation.



↑ Le fort Chambly constitue un rappel des circonstances qui ont mené à la construction du chemin du même nom.

Photo : Pierre Lahoud

← Carte tirée du livre *Le sentier des Jésuites*

Source : Louis Lefebvre

LE SENTIER DES JÉSUITES

La piste des chasseurs amérindiens

Le sentier des Jésuites s'étire en ligne presque directe, sur une distance d'environ 283 km, entre la ville de Québec et la rivière Métabetchouane, au Lac-Saint-Jean. Ses origines remonteraient à bien plus loin que les débuts de la Nouvelle-France. « On parle d'une piste préhistorique tracée par les peuples autochtones durant des millénaires », s'emballe le récréologue à la retraite Louis Lefebvre, qui a lui-même emprunté ce parcours de rivières, de lacs, de marécages et de portages à de nombreuses reprises. « Le sentier était utilisé surtout au cours des mois d'hiver, en raquettes sur les surfaces gelées, mais aussi au printemps et à l'automne, en canot et à pied. Il servait d'accès à des territoires de chasse, notamment pour les Innus-Montagnais », explique l'amateur d'histoire.

D'où vient alors sa toponymie? C'est qu'après la colonisation, le sentier est devenu une voie de transport, notamment pour les Jésuites qui, en 1676, ont installé une



Cette aquarelle de Philip John Bainbrigge illustre le camp Saint-François, au centre du portage de Témiscouata, en 1842.

Source : Bibliothèque et Archives Canada

mission à l'embouchure de la rivière Métabetchouane, où se trouvait aussi un poste de traite. « Par contre, rien ne nous prouve qu'un seul missionnaire y aurait mis les pieds, admet Louis Lefebvre. En effet, le transport de denrées et de bétail était plutôt l'affaire d'habitants canadiens-français qui auraient fait la traversée, guidés par des Hurons et des Montagnais. »

Après le déplacement de la mission de Métabetchouan et le développement d'autres routes pour relier Québec aux régions situées à son nord, la fréquentation du sentier des Jésuites est tombée en déclin au début du XVIII^e siècle. « Ce parcours, qui a contribué au peuplement des régions du Saguenay et du Lac-Saint-Jean, demeure toutefois un axe déterminant de notre histoire, ne serait-ce que par son caractère légendaire et mythique », fait valoir Louis Lefebvre.

D'ailleurs, dans les années 2000, des expéditions menées le long de ce « maître sentier ancestral » et tenues sous le signe de la rencontre ont été organisées pour des groupes de jeunes adolescents autochtones et non autochtones. La première de ces expéditions a fait l'objet d'un documentaire paru en 2012.

Aujourd'hui, il est toujours possible d'emprunter diverses sections de ce parcours ancien, entre autres dans le Parc national de la Jacques-Cartier. Le Centre d'histoire

et d'archéologie de la Métabetchouane, situé à Desbiens au Saguenay-Lac-Saint-Jean, rend également compte de l'existence de ce tracé dont il était le point d'arrivée.

LE CHEMIN DU PORTAGE **Œuvre de stratégie militaire**

En 1783 commence la construction d'une voie reliant Notre-Dame du Portage à Témiscouata-sur-le-Lac, sur une distance de 59 km. Le projet répond à deux objectifs : assurer le service postal et protéger les frontières du Canada. « Cette route a été au cœur des enjeux militaires de l'époque », affirme Dominique Lalande, directrice de Ruralys, un organisme qui se penche sur l'histoire et la mise en valeur du chemin du Portage.

L'année 1775 marque le début de la guerre de l'Indépendance des États-Unis. La révolte des troupes américaines contre la Grande-Bretagne menace les colonies canadiennes. Elle perturbe aussi le transit de la poste, qui s'effectue par New York. Après plusieurs années de troubles, le gouverneur de la province de Québec, Frederick Haldimand, réclame de Londres, en 1783, une route carrossable vers les provinces maritimes. À l'époque, les voies de communication terrestres sont jugées plus stables et sécuritaires que le fleuve Saint-Laurent, où l'on redoute les attaques de navires ennemis.



La maison Wright-Scott est située sur le boulevard Alexandre-Taché, anciennement le chemin d'Aylmer. Elle a été construite sur une partie de l'ancienne ferme de Philemon Wright vers 1875 et témoigne de l'essor économique de l'époque.

Source : Association du patrimoine d'Aylmer

Les travaux commencent la même année. Ils sont réalisés par corvée par des habitants des environs, qui reçoivent pour tout salaire un peu de nourriture et d'eau de vie ! À partir de 1787, la route est en fonction. Au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, en plus de son rôle de voie de communication stratégique, le chemin du Portage façonne l'occupation du territoire. Des familles s'installent le long de son parcours, notamment pour le développement de l'industrie forestière.

« Le tracé suit le sentier traditionnellement emprunté par les Amérindiens, puis par les colons français au début de la colonie. Il permet de se rendre par canot jusqu'à la baie de Fundy, poursuit Dominique Lalande. Mais cette route demeurera toujours difficile d'entretien et nécessitera plusieurs corvées au cours de son existence. » Le développement d'autres voies de déplacement, du chemin de fer et, ultimement, du système d'autoroutes mettra fin à l'utilisation du chemin du Portage.

Dans les années 2000, des recherches archéologiques menées sur des tronçons du parcours ont permis de mettre au jour divers éléments témoignant de son usage. En 2005, le tracé était inscrit à l'Inventaire des sites archéologiques du Québec. « Le chemin du Portage constitue un fort symbole de l'identité touristique du Témiscouata », dit Dominique Lalande. Une section du réseau cyclable du parc linéaire interprovincial Petit Témis, dans les secteurs de Cabano et de Saint-Louis-du-Ha!Ha!,

repré- prend l'axe de cette voie séculaire. Des panneaux d'interprétation y rendent compte de son histoire.

LE CHEMIN D'AYLMER

Jazz et macadam

Issu lui aussi d'un ancien sentier de portage, le chemin d'Aylmer, reliant Hull à Aylmer sur 11,2 km, compte pour la plus vieille route de la région de Gatineau. Son parcours permettait d'éviter des chutes et des rapides de la rivière des Outaouais, infranchissables en canot.

Comment est-il apparu ? « Au début du XIX^e siècle, de nombreuses terres de la région ont été concédées à un nommé Philemon Wright ainsi qu'à ses proches et amis, rappelle Micheline Lemieux, présidente de l'Association du patrimoine d'Aylmer. Pour relier ces terres, un chemin carrossable est devenu nécessaire. » Dès 1802, les habitants de Hull participent à une corvée de trois mois qui permet l'établissement d'un premier tronçon. La seconde portion suivra quelque trois ans plus tard.

« Au départ, c'est un chemin de terre assez grossier, note Micheline Lemieux. Mais le développement de l'industrie forestière entre 1820 et 1840 instaure le règne des "grands barons du bois". Certains propriétaires de terres longeant le parcours feront fortune. » La venue des navires à vapeur amplifie cet essor. On assiste alors à la construction de superbes demeures sur le chemin d'Aylmer. Toute une vie commerciale s'y installe.

En revanche, la voie elle-même se trouve constamment en piteux état. En 1849, un conseil de canton instaure un système de péage pour son entretien. « C'est aussi l'occasion de macadamiser la route, l'une des premières à obtenir ce traitement au Québec », indique la présidente de l'Association. Déambuler sur ce beau pavement deviendra une activité prisée du dimanche pour la population.

Les années 1916 à 1927, durant lesquelles l'Acte de tempé- rance interdit l'alcool en Ontario, marquent un autre temps fort du chemin d'Aylmer. « Sa partie qui accueille hôtels et salles de jeux ou de spectacles devient un haut lieu de la vie nocturne. Jazz et blues y sont à l'honneur, et ce, durant plusieurs décennies. »

Aujourd'hui, bien que transformé pour une bonne part en boulevards et en artères commerciales, le chemin d'Aylmer demeure d'intérêt pour les visiteurs. En particulier le quartier à son extrémité qui comprend la rue Principale entre les rues Wilfrid-Lavigne et Front ainsi que celles avoisinantes. « Il y a 500 maisons patrimoniales dans ce seul secteur, dont certaines sont en très bon état. Elles offrent au site un petit côté champêtre et enchanteur et lui conservent son cachet unique », conclut Micheline Lemieux. ♦

Brigitte Trudel est une journaliste indépendante et nouvelliste de Québec.



Maisons distinctives sur mesure
Rénovation / Restauration / Patrimoine
Architecture écologique

MARYSE LEDUC

ARCHITECTE ET DESIGNER
OAQ / PA LEED

WWW.MARYSELEDUC.COM | 514 287-1214



Michel Gilbert
Ébéniste-restaurateur
Mobiliers et objets d'art anciens



Chaise néo-Renaissance en noyer c. 1860 à grains de chapelet
Signature « James Preshe upholsterer 1895 »
trouvée à l'arrière du dossier
(rembourreur Irlandais de Québec)

Restauration des vernis anciens. Nouveau recouvrement
Collection Séminaire de Québec

1 888 515-5128 • doucine@globetrotter.net

www.michelgilbertebeniste.com



Depuis 1987



RBQ 2617 6594 75

*Entreprise familiale
Toitures traditionnelles*

- ♦ à baguette
- ♦ à joint debout
- ♦ à la canadienne

Cuivre acier ardoise



www.tole-bec.com

450 661-9737

1212, rue Tellier Laval (Québec) H7C 2H2

Partag



La route vers la mise en valeur des chemins anciens est parfois longue. Heureusement, de plus en plus d'initiatives aboutissent, permettant aux promeneurs de découvrir ces parcours sous un nouveau jour.

VALÉRIE GAUDREAU

ger la route



« **A**vec Parcours riverain, on sort des sentiers battus, des icônes classiques de Montréal », lance Anne-Marie Dufour. L'architecte à la Ville de Montréal et responsable de la conception de ce projet de site Web espérait donner de la visibilité à des lieux qui en manquent parfois. L'initiative permet, en deux clics sur Internet, d'entrer dans l'univers fascinant de chemins historiques (le chemin du Roy, le boulevard Gouin, les chemins de Lachine et du Lac-Saint-Louis, le chemin de village de Sainte-Geneviève et de Sault-aux-Récollets, etc.) qui ont forgé le développement de l'île de Montréal et de l'île Bizard.

L'idée de mieux documenter et de mettre en valeur ces quelque 180 km de route a germé en 2010. Plusieurs initiatives de mise en valeur des chemins du tour de l'île, qui correspondent la plupart du temps à des tracés anciens, existaient déjà. Un bon nombre avaient été menées par les arrondissements ou les municipalités concernées. Il s'agissait de regrouper et bonifier le tout. Une tâche colossale, témoigne Anne-Marie Dufour, considérant que ce territoire touche 7 villes et 11 des 19 arrondissements de Montréal. « De plus, nous avons fait le choix d'ajouter des données pour ne pas simplement reproduire ce qui se faisait déjà », explique-t-elle.

Ainsi, à partir des 167 lieux et bâtiments d'intérêt historique logés sur ce parcours et connus au départ, les recherches ont permis d'en repérer plus de 1000 au total. Une carte interactive répertorie des points de vue, des parcs, des infrastructures maritimes ou des sites archéologiques. Le lancement du site Web (<https://goo.gl/UfLoIQ>) a nécessité trois ans de travail. Désormais, les internautes peuvent s'informer et planifier un itinéraire de marche à partir de cartes, repères, textes et photos. Comme le précise Anne-Marie Dufour, Parcours riverain souhaite, au-delà de la consultation en ligne, inviter les gens à des explorations sur le terrain.

Partie du chemin Kempt Sud à Padoue
Photo : Gino Caron



Le chemin Craig et les attraits qui le bordent sont mis en valeur grâce à un circuit de découverte financé en partie par Hydro-Québec.

Photo : Pascal Binet



Héritage Chemin Kempt organise chaque année une marche historique sur cette route ancienne du Bas-Saint-Laurent.

Source : Héritage Chemin Kempt

Le projet se veut aussi bien de son temps avec une importante base de données ouvertes à partir desquelles la Ville de Montréal a conçu une application mobile, lancée en 2015. Ces données sont disponibles gratuitement pour tous les organismes locaux qui souhaitent les utiliser dans des projets plus ciblés.

Et les résultats? Il est toujours difficile de déterminer combien de résidents de Montréal ou d'ailleurs ont découvert les attraits des chemins mis en valeur, admet M^{me} Dufour. Mais l'architecte se réjouit du succès de fréquentation du site Internet et des quelque 484 000 visites sur le répertoire de photos Flickr de Parours riverain.

Le défi actuel? Maintenir le site Web à jour, reconnaît la responsable, dont l'équipe ne peut se payer le luxe de s'y consacrer à temps plein. Au moment de l'entrevue avec *Continuité*, elle venait justement d'apprendre qu'une croix de chemin répertoriée venait d'être déplacée. Signe que le projet requiert une attention continue... La prochaine étape, prévue pour les mois à venir, consistera à ajouter à la carte interactive les secteurs du port de Montréal, du Vieux-Port et du canal de Lachine.

Quand le courant passe

La mise en valeur des chemins Craig et Gosford s'inscrit dans un contexte bien différent (pour connaître l'histoire de ces routes, voir « Cap sur jadis », p. 32). Construits au début du XIX^e siècle, ils sillonnent trois MRC : celles des Appalaches, de L'Érable et de Lotbinière, sur 200 kilomètres. À la fin des années 1990, dans le cadre d'un programme de mise en valeur de l'environnement, Hydro-Québec a versé 327 000 \$ en marge des travaux de construction de la ligne électrique Des Cantons-Lévis et du poste Appalaches. La somme a servi à l'aménagement de haltes, de belvédères et de panneaux d'interprétation historique, par exemple.

Un parcours de 50 kilomètres existait déjà sur ce territoire, dans les municipalités de Saint-Jacques-de-Leeds, Saint-Jean-de-Brébeuf, Irlande et Saint-Julien. Mais la compensation d'Hydro-Québec a permis au projet de prendre son envol. Fondée en 2000, la Corporation des chemins Craig et Gosford a pour mandat de continuer à documenter ce circuit, qui s'étend désormais dans 12 municipalités.

Sa signalétique, un panneau violet représentant une diligence, est devenue une image de marque qui rapporte, selon l'historien Pascal Binet, qui se trouvait aux premières loges de la création de l'organisme. Ses retombées vont au-delà de la simple identification du circuit. « Ça donne un sentiment d'appartenance, un fil conducteur, explique M. Binet. Les gîtes et les attraits particuliers des différentes municipalités font maintenant partie d'un tout. »

Cette unité, ajoute-t-il, profite au tourisme, mais aussi aux commerces et à la population locale. « C'est un levier de développement économique. Même des gens de la région font des découvertes. Certains n'avaient jamais mis le pied dans un cimetière anglophone avant qu'on en parle », illustre l'historien. Le cimetière anglican de Saint-Sylvestre, classé lieu historique en 1962, et le cimetière

« Le circuit historique donne un sentiment d'appartenance, un fil conducteur. Les gîtes et les attraits particuliers des différentes municipalités font maintenant partie d'un tout. »

— Pascal Binet

méthodiste de Parkhurst se trouvent notamment le long du parcours.

Marcher le Bas-du-Fleuve

L'année 2000 a aussi marqué la naissance de l'organisation qui a mis en valeur le chemin Kempt (pour connaître l'histoire de cette route, voir « Cap sur jadis », p. 32). Ce tracé de 155 kilomètres va de l'embouchure de la rivière Ristigouche jusqu'à la vallée de la Matapédia. Héritage Chemin Kempt a vu le jour dans l'ancienne église St. John's United Church, fermée au culte en 1995. Porté par un petit groupe de passionnés désirant souligner la contribution du chemin Kempt dans le développement de la région, le regroupement gère un centre d'interprétation. Là sont relatés les 350 ans d'histoire de ce premier lien entre la Gaspésie et le nord du Nouveau-Brunswick, dont les prémisses remontent bien avant la construction officielle du chemin.

Héritage Chemin Kempt organise aussi chaque année une marche sur cette route pionnière. L'organisme a également publié un *Guide du marcheur* en lien avec le parcours. Et ça marche ! « On l'a lancé en 2012 et plus de 600 exemplaires de la version francophone ont été vendus, se réjouit Annette Sénéchal, secrétaire de l'organisme. On tient ça à bout de bras, mais on s'en sort bien. » L'organisation peut aussi compter sur le soutien financier de Développement économique Canada.

M^{me} Sénéchal mesure les retombées de la mise en valeur du chemin Kempt par une meilleure connaissance du passé social et économique de la région. « Par exemple, on constate l'intérêt des nouveaux résidents qui n'étaient pas au courant de l'histoire de ce chemin », note-t-elle.

Le défi de la pérennité

Si le centre d'interprétation du chemin Kempt se porte bien, on ne peut malheureusement en dire autant de celui du chemin du Roy (pour connaître l'histoire de cette route, voir « Tracés du passé », p. 22). Inauguré en juin 2011 à Deschambault-Grondines, dans la région de Portneuf, il a cessé ses activités à l'été 2016. Bien que cette première route carrossable reliant Québec et Montréal demeure largement reconnue et populaire, son centre d'interprétation, lui, n'a pas réussi à accueillir autant de visiteurs qu'on l'avait espéré. « Recevoir 500 ou 600 personnes par été, ce n'était pas assez », admet Donald Vézina, directeur général de Culture et Patrimoine Deschambault-Grondines.



Dans le site Web Parcours riverain, on découvre notamment l'histoire de l'avenue L'Archevêque. Aménagée en 1801 ou plus tôt, elle menait à une traverse qui arrivait à cet emplacement de la rivière des Prairies.

Source : Parcours riverain

Celui qui a travaillé au projet pendant cinq ans y voit surtout un problème d'emplacement, le centre logeant dans un édifice bâti par Hydro-Québec dans les années 1990. À ses yeux, sa fermeture ne signifie en rien un manque d'attrait pour le chemin du Roy et la région de Portneuf, laquelle se révèle particulièrement dynamique sur les plans touristique, culturel et patrimonial. « Au contraire ! lance le directeur. On a fait un mauvais choix de lieu, mais on pense déjà à réaménager ailleurs. »

Sans en dire davantage, il laisse entendre qu'un projet de délocalisation est dans l'air. Celui-ci pourrait redonner accès à une exposition qui comprend une carte du tracé originel du chemin du Roy et des îlots thématiques. « Le chemin du Roy est très fréquenté et renferme encore plein de potentiel. Donc, on ne lâche pas », conclut l'homme avec optimisme. ♦

Valérie Gaudreau est journaliste au quotidien *Le Soleil*.

Cap s



Centre d'interprétation, parcours touristique, aménagement : il existe plusieurs façons de valoriser le patrimoine routier et d'en célébrer la mémoire. En voici trois exemples.

JOSIANNE DESLOGES

↑ Gravure représentant le chemin Kempt en 1860
Source : Société historique Marchault

→ Cette maison de pierre, construite en 1835, est toujours visible à l'entrée de Saint-Jacques-de-Leeds.

Source : Fonds James Gordon Kinneir, Centre d'archives de la région de Thetford

Relier la Gaspésie au Bas-Canada, ouvrir les terres des Cantons-de-l'Est, sillonner des zones agricoles au cœur de Montréal : les chemins fondateurs québécois ont été le théâtre de plusieurs missions. Encore aujourd'hui, ces voies de colonisation, de communication et de commerce ont des histoires à raconter.

Le chemin Kempt

Avant l'ouverture du chemin Kempt, aménagé entre 1828 et 1833, les Gaspésiens passaient l'hiver isolés du reste de la colonie et ne recevaient du courrier qu'une fois par mois. «La Gaspésie avait été oubliée dans la construction des routes. Quand on voulait aller à Québec ou à Montréal, ce devait être en empruntant la voie maritime par voilier», raconte Michel Goudreau, auteur du livre *Chemin historique Kempt. Guide du marcheur*, publié en 2012 par l'organisme Héritage Chemin Kempt.

Les pressions populaires exercées sur le gouverneur de l'époque, Sir James Kempt, ont fini par porter leurs fruits. Un chantier a été mis en branle. Toutefois, le gouvernement ne voulait pas y investir beaucoup d'argent. Pour éviter de

sur jadis



construire des ponts, il a conçu un tracé détourné le long des plateaux, donc assez loin de la rivière. « De Causapschal à Ristigouche, le chemin passait en pleine forêt », mentionne l'auteur.

L'homme a relevé dans les archives de nombreuses anecdotes concernant cette voie. Elles se déroulent tant au Québec qu'au Nouveau-Brunswick, puisque son tracé frôle la frontière entre les deux provinces. « C'était une route dangereuse, surtout pour les non-initiés. Au moins trois postiers sont morts en l'empruntant. D'autres voyageurs ont dû être amputés des deux jambes, victimes du froid. » Le périple d'un photographe venu croquer le portrait des habitants des villages éloignés et celui d'un musicien ambulant, de passage dans la région avec son orgue de Barbarie sur le dos, ont également retenu l'attention de l'auteur.

Le chemin Kempt a joué un rôle primordial dans l'histoire de la péninsule durant une trentaine d'années. « Puis, en 1857, on a ouvert le chemin Matapédia, qui suit la rivière du même nom. En réalité, c'est lui qui aurait dû être aménagé dès le début », relate M. Goudreau.

Aujourd'hui, la partie centrale du chemin Kempt compte pour un segment de la route 132. Quelques panneaux in-

diquent l'emplacement de l'ancien tracé, près de Métis. Cela dit, c'est surtout à l'extrémité est, près de Ristigouche, que la route a été mise en valeur. Le Centre d'interprétation du chemin Kempt a ouvert ses portes en 2000 dans l'ancienne église St. John's United Church. Enfin, la maison que l'on désigne comme la plus ancienne de la vallée de la Matapédia, qui servait de relais à l'époque, existe toujours. Elle a été déplacée derrière l'église de Causapschal.

Les chemins Craig et Gosford

L'histoire des chemins Craig, praticable à partir de 1811, et Gosford, inauguré en 1843, aurait pu servir d'avertissement au gouverneur Kempt. Là aussi, le tracé initial, construit à rabais, en plein bois, a cédé la place, quelque 30 ans plus tard, à une route mieux adaptée au territoire existant.

« Le chemin Craig passait dans des endroits escarpés et traversait beaucoup de rivières et de marais. Abandonné aux aléas de la nature et aux soins limités des rares colons installés aux alentours, il est vite devenu impraticable », explique Pascal Binet, professeur d'histoire au Cégep de Thetford Mines. Le chemin Gosford a été construit pour le remplacer en contournant les obstacles naturels.

Lorsqu'on épluche les journaux de l'époque, on peut lire certains articles qui présentent le chemin Craig comme une route commerciale reliant Québec à Boston. « Néanmoins, une route existait déjà entre Richmond et Boston, note l'historien. Le chemin Craig a comblé le tronçon manquant jusqu'au Québec. Il a ouvert un passage entre les États-Unis et les Cantons-de-l'Est, permettant au gouverneur Sir James Henry Craig de faire installer des colons anglophones dans la province. »

Le gouverneur anglais ne l'a pas eue facile avec la construction de son chemin, le Parlement refusant de lui accorder du financement. La Chambre d'assemblée avait un certain pouvoir pour voter les budgets, et les députés francophones étaient assez nombreux à cette époque, indique Pascal Binet. « Craig a dû recourir à des militaires pour mener à bien son projet. Il en a résulté une route marchande difficile d'accès et peu achalandée. Des auberges étaient localisées le long du parcours, mais elles étaient peu fréquentées. »

Plusieurs légendes sont liées au chemin Craig, dont celle d'un pionnier engagé par l'armée britannique pour surveiller l'avancée potentielle des troupes américaines entre 1810 et 1812. « Il avait l'ordre de brûler les ponts en cas d'attaque et de ramener à Québec le bétail des fermes locales », raconte l'historien.



Entre 1957 et 1959, on procédait aux derniers travaux d'élargissement du chemin de la Côte-des-Neiges, à Montréal.

Source : Archives de la Ville de Montréal,
VM166-R3173-2.3449-4505-046

Par la suite, la création du chemin Gosford, arrivée à un moment où anglophones et francophones cohabitaient difficilement, soit en pleine rébellion des Patriotes, a obligé le gouverneur Craig à quitter ses fonctions de manière précipitée.

Aujourd'hui, le chemin Craig est devenu la route 216, alors que le chemin Gosford, dépassé Thetford Mines, vers Weedon, forme un tracé parallèle à la route 112. On voit encore des vestiges des deux chemins dans certains villages, mais les voies initiales ne sont plus praticables.

La route panoramique, située entre Saint-Gilles et Saint-Jacques-de-Leeds, constitue une partie surélevée de l'ancien chemin Craig. Elle permet d'avoir une vue imprenable sur les terres du secteur de Thetford Mines. Le visiteur peut parcourir son circuit-découverte en automobile. Il passe ainsi par 14 stations d'interprétation avec des explications historiques et des gravures d'époque. Beaucoup de cimetières anciens, quelques églises et écoles ainsi que les vestiges de plusieurs moulins (à Kinnear's Mills) sont toujours visibles dans la région. Ils témoignent d'une présence anglophone peu documentée. Or, c'est justement grâce aux traces politiques laissées par les chemins Craig et Gosford que Pascal Binet a pu en apprendre davantage sur ce pan de l'histoire du Québec.

Le chemin de la Côte-des-Neiges

Le chemin de la Côte-des-Neiges, en plein cœur de Montréal, est l'un des seuls chemins anciens localisé en milieu urbain. Au début du XIX^e siècle, les flancs du mont Royal sont exploités à des fins agricoles. En 1862, on ouvre sur son côté ouest la première voie carrossable à travers la montagne. « C'était un chemin sinueux et accidenté qui permettait de traverser entre deux sommets », décrit Claudia Villeneuve, architecte-paysagiste au Service des

grands parcs, du verdissement et du mont Royal de la Ville de Montréal.

La spécialiste travaille à marquer cette voie ancienne dans le cadre du projet Escales découvertes. Celui-ci vise à améliorer l'accessibilité au site patrimonial du mont Royal et à favoriser la découverte de ses richesses naturelles et culturelles. L'initiative se concrétisera cette année pour le 375^e anniversaire de la métropole.

Déjà, le projet a permis de mettre en évidence certains lieux d'observation sur le mont Royal qui offrent une vue particulière de Montréal. Ces arrêts bordent l'un des rares chemins fondateurs de la ville. « Nous voulions surtout mettre en valeur des vues significatives de la ville, amener les gens à la regarder autrement », précise M^{me} Villeneuve. Ainsi, des panneaux d'interprétation placés le long du tracé initial évoquent des aspects parfois inusités de son histoire. Les promeneurs y découvrent notamment qu'un village situé au pied du mont Royal a déjà accueilli une cinquantaine de tanneries et qu'on y a aussi cultivé le fameux « melon de Montréal ».

Bientôt, l'équipe installera des parois verticales pour indiquer comment les bâtisseurs d'antan ont modifié le dénivelé de la montagne afin d'y construire un chemin plus moderne. L'artiste Francis Montillaud réalisera une œuvre d'art public sur un grand mur de béton.

Également, l'organisation s'attardera à mettre en évidence le tracé fondateur dans l'espace urbain. De nos jours, le chemin de la Côte-des-Neiges, au sud, s'amorce à la rue Sherbrooke, en prolongation de la rue Guy. Il contourne le flanc ouest du mont Royal et se termine, au nord, à l'intersection de la rue Jean-Talon, en devenant le boulevard Laird. « On veut valoriser le chemin initial, mais aussi montrer comment la route elle-même et tout le patrimoine viaire se sont modifiés au fil du temps », explique Claudia Villeneuve.

Des panneaux d'interprétation indiqueront l'évolution du paysage architectural entourant trois grands carrefours, l'emplacement de l'ancien tramway ainsi que les élargissements successifs de la route. Dans le segment du chemin de la Côte-des-Neiges devenu un grand boulevard, cinq abribus seront « habillés » d'images historiques. Le pavoiement rouge installé sous forme de banderoles sur les 80 lampadaires devrait aussi attirer l'attention des automobilistes. « La répétition du geste fait ressortir la sinuosité du chemin », indique l'architecte-paysagiste.

Le projet Escales découvertes se terminera par la construction de trois petites places, comprenant des bancs et des aménagements paysagers, en bordure du cimetière de Notre-Dame-des-Neiges.

Il est rafraîchissant que, dans une métropole moderne, les concepteurs aient résisté à l'envie de créer un parcours exclusivement virtuel et interactif. « On voulait que les gens prennent conscience du patrimoine qui les entoure avec leurs yeux, dans l'espace réel, et non à travers leur téléphone », fait valoir M^{me} Villeneuve.

Josianne Desloges est journaliste au quotidien *Le Soleil*.

 ARCHÉO-QUÉBEC PRÉSENTE
LE MOIS DE L'ARCHÉOLOGIE 2017

PARTOUT AU QUÉBEC
DU 1ER AU 31 AOÛT 2017

DÉCOUVREZ-VOUS.

WWW.MOISDELARCHEO.COM

#moisdelarcho



UN MUSÉE, DE L'HISTOIRE ET DES JARDINS



Faites la visite guidée du plus ancien témoin de l'architecture rurale de Montréal.

**MAISON
SAINT-GABRIEL**
Musée et site historique

À 10 minutes du centre-ville

2146, place Dublin, Pointe-Saint-Charles  Charlevoix  57E
514 935-8135 maisonsaint-gabriel.qc.ca   



Parcourir les chemins de nos ancêtres
à la découverte de notre héritage

BOUDREAU FORTIER HUOT
société d'architecture

810, Saint-Joseph Est Québec Québec Canada G1K 3C9
T. (418) 694. 6911 F. (418) 694. 0833 bfharchitectes.com

Une cathédrale à ciel ouvert

Cette année, les Petites Franciscaines de Marie quitteront Baie-Saint-Paul. Mais pas sans avoir assuré l'avenir de leur patrimoine ! Parmi leurs initiatives figure la création du Jardin de François, un projet primé pour son caractère innovateur.

DENIS BOUCHER

Après plus de 125 ans de présence à Baie-Saint-Paul, le départ des Petites Franciscaines de Marie aurait pu signifier la fin d'un monde pour la municipalité. L'œuvre des religieuses y est colossale, et leurs propriétés à l'avenant. Leur vaste domaine compte un musée, une infirmerie, une chapelle et d'immenses terrains. La congrégation y a hébergé jusqu'à 600 sœurs et employé des centaines d'autres gens. Elle a aussi dirigé sept écoles et assuré nombre de services à la population de la région.

Néanmoins, les Petites Franciscaines de Marie ont soigneusement planifié la mise en disponibilité de leur domaine exceptionnel. Et l'inquiétude entourant leur départ s'est transformée en vision d'avenir. Ainsi, il y a plus de 10 ans, par un processus rigoureux et avec l'aide de nombreuses personnes-ressources, la communauté a entamé un vaste projet de préservation, de mise en valeur et de développement d'un espace urbain visant la transmission de ses biens.

L'inauguration du Jardin de François, en octobre 2015, concrétisait la première étape de cette initiative par laquelle les religieuses ont su enraciner leur présence dans la région en cultivant les valeurs de leur communauté. Ce projet innovant et symbolique a remporté le Prix d'excellence 2016 du Conseil du patrimoine religieux du Québec dans la catégorie Mise en valeur.

Une expérience contemplative

Réparti sur plus de 13 000 mètres carrés, dont 400 mètres de sentiers, le Jardin de François révèle d'abord un souci de design et d'aménagement contemporain. Conçu par la firme Williams Asselin Ackaoui et Associés (WAA), il intègre des matériaux tels que le bois, la pierre et l'acier. Ses différentes composantes bâties forment un écrin qui fait la part belle aux éléments naturels dans un désir de sobriété.

Le Jardin de François puise son inspiration dans la démarche spirituelle de François d'Assise. Il se veut un reflet des écrits franciscains et des nombreux échanges avec les religieuses, qui ont su lui insuffler leur âme. Sa visite débute par *Le parvis*, où la végétation est abondante. De là, le marcheur emprunte la pente montante qui symbolise la conversion de François d'Assise après sa jeunesse insouciante. Plusieurs endroits évoquent ensuite des personnages du *Cantique des créatures*, un texte majeur du saint. Dans *Le cadran solaire*, on reconnaît frère Soleil et sœur Lune. Sœur notre mère la Terre, elle, s'incarne dans *Le verger*, constitué de plantes nourricières indigènes et rustiques. Frère Feu apparaît plus loin, entouré de pierres qui invitent au repos.

Enfin, sœur Eau coule dans un ruisseau qui se jette dans un bassin réfléchissant et revient en fin de parcours, sous la forme d'un robinet, pour désaltérer le visiteur. Car

le Jardin joint l'utile à l'agréable en intégrant à son aménagement une source d'eau potable, découverte sous son sol en 2010. Par des prouesses techniques et fonctionnelles, bassin, ruisseau, fontaine et jets d'eau ont ainsi pu être intégrés à l'ensemble. Malaka Ackaoui, architecte paysagiste et urbaniste chez WAA et directrice du projet, évoque avec émotion la découverte de la source. Pour cette créatrice d'un lieu aussi chargé de sens, le symbole de l'eau qui jaillit du sol était un cadeau.

Patrimoine matériel et immatériel

Conçu comme un pèlerinage, le Jardin de François incarne aussi un lieu d'intimité où le visiteur est enveloppé de quiétude grâce à l'organisation d'espaces de silence et de recueillement. C'est peut-être dans cette dimension qu'il se révèle le plus gracieuse, plaçant le visiteur dans une réelle expérience spirituelle, comme le ferait une église. Comme le souligne sœur Françoise Duchesne, supérieure générale des Petites Franciscaines de Marie : « Le Jardin de François deviendra à jamais une cathédrale à ciel ouvert, mon cloître, comme disait François d'Assise à propos des paysages. »

De ce fait, le Jardin contribue de façon originale à la valorisation du patrimoine religieux. Il incarne aussi des valeurs universelles à travers celles chères aux Petites Franciscaines de Marie. Ainsi conçu, il réussit à transmettre



La découverte d'une source souterraine, en 2010, a permis d'aménager un bassin réfléchissant, un ruisseau, une fontaine et des jets d'eau au Jardin de François.

Source : WAA

un patrimoine immatériel dans la matérialité d'un parcours. Les affiches qui le ponctuent et les dépliants qui accompagnent sa visite favorisent la compréhension du message.

Jardin spirituel et contemplatif ponctué de thèmes qui rendent hommage à la beauté de la nature, le Jardin de François rappelle que François d'Assise a été nommé saint patron de l'écologie par le pape Jean-Paul II. En cela, il porte un message très actuel sur l'attention que l'humanité devrait accorder à l'environnement.

Un projet d'urbanisme

Par ailleurs, les prochaines étapes de mise en valeur du domaine des Petites Franciscaines de Marie s'inscrivent au centre d'un espace urbain en évolution. Depuis l'annonce de l'acquisition du monastère par la Ville de Baie-Saint-Paul au printemps 2016, le secteur, situé au cœur d'un quartier fréquenté par les résidents, les visiteurs et les touristes, est en plein chantier. Toutes les activités qui s'y déroulent se greffent ainsi au paysage du Jardin, appelé à jouer un rôle intégrateur tout en constituant un îlot de recueillement.

Par exemple, à la suite d'une collaboration exceptionnelle entre la Ville de Baie-Saint-Paul et le ministère du Développement du-



Nommé en l'honneur du saint patron de l'écologie, le Jardin s'inspire de la démarche spirituelle de François d'Assise pour proposer un lieu d'intériorité et de quiétude.

Photo : François Rivard

nable, la source d'eau potable découverte dans le sous-sol du Jardin de François répond dorénavant aux besoins grandissant de la Ville en termes d'approvisionnement. Elle fournit un réservoir logé dans un bâtiment érigé en son centre. L'édifice, traité comme un pavillon, s'intègre harmonieusement à l'ensemble. Son architecture sobre et contemporaine s'harmonise à la fois avec les bâtiments anciens du monastère et le design actuel de l'hôtel Le Germain. D'ailleurs, l'établissement hôtelier, construit en 2012 sur des terres agricoles ayant appartenu aux religieuses, profite de cette source d'eau pour alimenter son système de géothermie.

Également, on planifie un ambitieux projet d'écoquartier. Il devrait se déployer sur un terrain à l'est du domaine des religieuses. Sans compter la construction d'un nouvel hôpital. Tout cela à quelques pas du centre-ville, du fleuve et des nombreux centres artistiques et lieux de diffusion culturelle qui font la renommée de Baie-Saint-Paul. ♦

Denis Boucher est conseiller en patrimoine culturel au Conseil du patrimoine religieux du Québec.

Au pays du P'tit Train du Nord

Berceau d'un riche héritage culturel, la MRC d'Antoine-Labelle possède maintenant un inventaire de son patrimoine. Désormais, il sera plus facile de le gérer et de le protéger.

JANIE DUMAS-JASMIN

Située dans la partie septentrionale des Laurentides, à mi-chemin entre Montréal et l'Abitibi, la MRC d'Antoine-Labelle attire de nombreux villégiateurs. La région autour de Mont-Laurier se distingue surtout par ses vallées agricoles et ses collines bucoliques. Elle possède quelques montagnes, notamment celles du Diable et du Fort, et de grands réservoirs créés par l'homme au milieu du XX^e siècle. Mais elle compte aussi divers sites et bâtiments de valeur historique, qu'on découvre souvent par hasard quand on passe dans le coin.

Or, jusqu'à tout récemment, le patrimoine haut-laurentien demeurait plutôt méconnu. Pour pallier cette lacune, les 17 municipalités de la MRC se sont dotées d'un inventaire visant à identifier, décrire et évaluer cet héritage (il est possible de le consulter sur le site web.mrc-antoine-labelle.qc.ca sous l'onglet Services dans la section Développement culturel). Terminé en 2017 et produit par la firme Patri-Arch, il répertorie 211 bâtiments dont 111 détiennent une valeur patrimoniale bonne, 63 une valeur patrimoniale supérieure et 7 une valeur patrimoniale exceptionnelle. Ces bâtiments sont de type religieux, industriel, commercial, institutionnel, résidentiel et agricole.

L'inventaire comprend aussi des ouvrages de génie civil, notamment quatre ponts

couverts et un rare exemple de pont ferroviaire sur tréteaux de bois, le pont du ruisseau Villemaire, situé à Mont-Laurier, sur le tracé original du P'tit Train du Nord. En outre, dans une démarche de mise en valeur du patrimoine immatériel, il compte également 15 fiches sur les caractéristiques ethnologiques de la région.

Un portrait qui se précise

Avant cette recension officielle, le territoire avait connu l'amorce d'un mouvement de protection et de mise en valeur avec l'adoption en 2012 de la Loi sur le patrimoine culturel. Déjà, en 2013, la municipalité de Ferme-Neuve avait vu quatre bâtiments de son cœur historique inscrits au Répertoire du patrimoine culturel du Québec (RPCQ) dans la catégorie Immeuble patrimonial cité. Ceux-ci figurent également dans l'inventaire de la MRC. Il s'agit de l'église et du presbytère Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement ainsi que de l'Hôtel Isaïe-Godmer, tous trois construits dans la première partie du XX^e siècle. La maison La Concerne, elle, est érigée comme résidence principale de la ferme forestière de la Montagne en 1850. En outre, tout le périmètre urbain de Ferme-Neuve possède une bonne concentration de bâtiments en briques qui ont conservé un état physique et un état d'authenticité excellent ou bon,

ce qui leur confère un intérêt patrimonial supérieur. Le répertoire inclut aussi depuis un an le pont couvert Macaza (1904), l'un des 80 restants au Québec, dont 4 se trouvent dans la MRC d'Antoine-Labelle, tous en bon état.

Par ailleurs, l'église de Notre-Dame-du-Laus (1872-1874), la plus ancienne de la MRC, localisée dans la paroisse du même nom, est le seul lieu à posséder le statut de «site patrimonial cité». Elle l'a reçu en 2015.

En outre, trois des sept bâtiments ayant une valeur exceptionnelle inclus dans l'inventaire de la MRC peuvent compter sur la protection de la Loi sur le patrimoine culturel. D'abord, la maison Alix-Bail, construite en 1889, est classée depuis 2013. C'est la première maison de colonisation pièce sur pièce de Mont-Laurier. D'ailleurs, la technique de construction pièce sur pièce figure parmi les 15 éléments de patrimoine ethnologique répertoriés dans l'inventaire. Quant au grand pont et au petit pont de Ferme-Rouge, érigés vers 1903, ils sont classés depuis 2012. Ces joyaux de la MRC enjambent la rivière du Lièvre à la pointe de l'île Siebert et relient les municipalités de Kiamika et de Saint-Aimé-du-Lac-des-Îles. Ils représentent les seuls ponts couverts jumelés au Québec.

En revanche, les quatre autres bâtiments qui se démarquent par leur valeur exceptionnelle ne bénéficient pas, pour leur



Les seuls ponts couverts jumelés du Québec, ceux de Ferme-Rouge, sont situés dans les municipalités de Kiamika et de Saint-Aimé-du-Lac-des-Îles.

Photo : Paul Turcotte, pontscouverts.com

part, d'une protection légale. Il s'agit du monastère Marie-Immaculée des Apôtres de l'Amour Infini à Nominique (1894) et des trois gares du Canadien Pacifique (CP) à Rivière-Rouge, Nominique et Mont-Laurier. Témoins importants du passé, ces quatre bâtiments mériteraient qu'on leur confère une meilleure garantie de sauvegarde. Par exemple, les trois gares sont les trois dernières du CP existantes dans les Laurentides. Érigées au début du XX^e siècle et très bien préservées, elles possèdent une architecture identique et harmonisée de style cottage orné. Elles comptent parmi les constructions les plus anciennes de la MRC.

Patrimoine ethnologique emblématique

Outre les bâtiments, l'inventaire du patrimoine culturel de la MRC d'Antoine-Labelle a permis d'identifier 15 pratiques, techniques, savoir-faire et légendes typiques de la région. Les experts de Patri-Arch, les élus et les sociétés d'histoire locales ont participé à cet exercice. On compte parmi les éléments retenus les moulins à scie, la trappe



L'une des dernières gares du Canadien Pacifique à subsister dans les Laurentides est celle de Nominique, d'une valeur exceptionnelle selon l'inventaire du patrimoine de la MRC.

Source : MRC d'Antoine-Labelle

et le piégeage, les courses de canots, l'utilisation de l'ocre rouge, la présence amérindienne, la femme colonisatrice, la légende du Windigo, etc.

Les fermes forestières font aussi partie de cet inventaire. Durant la première moitié

du XIX^e siècle, l'industrie de la coupe du bois s'approprie des territoires de plus en plus nordiques afin de satisfaire à la demande du marché britannique pour les grands pins. Mais à mesure que les chantiers progressent vers le nord, il devient difficile d'y

Le transport des billots dans les rivières Rouge et du Lièvre comme dans leurs affluents est désormais reconnu comme un savoir-faire typique de la région.

acheminer les provisions et la nourriture pour les hommes et les chevaux ainsi que l'outillage et le matériel nécessaires aux travaux. Les premières concessions forestières sont donc accordées durant les années 1820 à Baxter Bowman et Levis Bigelow, entrepreneurs de Buckingham.

D'abord situées sur les rives de la rivière du Lièvre et distantes d'une trentaine de kilomètres, les fermes forestières servent de relais et de magasins aux voyageurs, aux missionnaires, aux bûcherons et aux

premiers colons. Plus tard, leur présence s'étendra sur les rives de la rivière Rouge. Vers la deuxième moitié du XIX^e siècle, on en compte une dizaine. Aujourd'hui, deux sont toujours existantes et entretenues par leurs propriétaires. La maison de la ferme d'en Haut, à L'Ascension, est située à 2 km du noyau villageois. L'autre maison se trouve sur la ferme de la Montagne, aussi nommée la ferme Neuve, appellation qui a donné son nom à la municipalité.

Fiers hommes du pays

La drave et les camps de bûcherons figurent également dans le patrimoine ethnologique de la MRC. Entre la fin du XIX^e et du XX^e siècle, ses rivières servaient à la fois de source d'énergie et de moyen de transport, notamment pour le flottage du bois. Le transport des billots dans les rivières Rouge et du Lièvre comme dans leurs affluents est désormais reconnu comme un savoir-faire typique de la région. D'ailleurs, le court-métrage *La Drave*, de Raymond Garceau, produit par l'ONF en 1957, a été tourné sur les rivières du Lièvre et Kiamika. On peut y entendre la chanson éponyme composée et interprétée par Félix Leclerc.

Un autre métier inscrit au patrimoine ethnologique est celui de chef de gare. De fait, l'arrivée du chemin de fer aura eu une incidence majeure sur le développement industriel, agricole et touristique des Hautes-Laurentides. Cette mention permet de souligner par ricochet le rôle du curé Antoine Labelle comme promoteur de la colonisation du territoire. L'homme d'église, qui figure au RPCQ, a ouvert la voie au Canadien Pacifique, connu sous le nom P'tit Train du Nord, qui fera son entrée dans les gares de L'Annonciation (1903), Nominique (1904) et Mont-Laurier (1909). De 1904 jusqu'en 1981, le P'tit Train du Nord a été un levier de développement de la région. Quant au curé Labelle, il s'inscrit au cœur de l'identité de la MRC qui porte dignement son nom.

D'autres personnages ont tant marqué la mémoire collective de la MRC qu'ils figurent dans la liste de son patrimoine ethnologique.



Sur le site de l'ancienne ferme Rouge, défriché par l'homme fort Jos Montferrand, se trouve une sculpture de Roger Langevin représentant ce personnage marquant de la région.

Source : MRC d'Antoine-Labelle



La maison La Concerne, à Ferme-Neuve, a été érigée en 1850 comme résidence principale de la ferme forestière de la Montagne. Ces fermes, qui servaient de relais et de magasins, font partie du patrimoine ethnologique de la MRC.

Source : MRC d'Antoine-Labelle

C'est le cas du légendaire Jos Montferrand (1802-1864). Ce célèbre homme fort a défriché le site sur lequel s'élèvera la ferme Rouge.

Une représentation sculpturale du colosse trône aujourd'hui entre les ponts couverts jumelés à cet emplacement historique.

L'inventaire exhaustif de la MRC d'Antoine-Labelle servira d'outil pour mener plus loin les efforts de préservation de son patrimoine. En complément, les experts de la firme Patri-Arch ont fourni à toutes les municipalités du territoire des recommandations pour leur protection et leur mise en valeur. Par exemple, citer les immeubles patrimoniaux ayant une valeur exceptionnelle et supérieure ainsi que les secteurs où on les trouve en grande concentration, ou encore, avoir recours à un Plan d'implantation et d'intégration architecturale.

Préserver la mémoire collective dans les localités exige une véritable prise de conscience et des actions concrètes. En ce sens, la sensibilisation des décideurs et des employés municipaux, acteurs incontournables de ce mouvement, demeure un grand enjeu des prochaines années. ♦

Janie Dumas-Jasmin est agente de développement culturel à la MRC d'Antoine-Labelle.



maisons traditionnelles
DES PATRIOTES
entrepreneur général inc.

Restauration, construction et réplique de maisons ancestrales

- maisons pièces sur pièces
- maisons de pierres
- bâtiments en poutres et poteaux
- toiture bardeaux de Cèdre
- finition intérieure et extérieure
- travaux de maçonnerie
- projet clé en main
- rallonge
- maisons hybrides (maison neuve avec intégration de pièces ancestrales)




514-464-1444
www.maisonsdespatriotes.com




RBQ : 5595-2485-01



AFFLECKDELARIVA

Architecture • Restauration et conservation • Design urbain
T. 514.861.0133 • www.affleckdelariva.com

Drapeau vert sur Frelighsburg

Au XIX^e siècle, les habitants des Cantons-de-l'Est subissent deux tentatives d'invasion par des patriotes irlandais venus des États-Unis. Un site commémore cet épisode rocambolesque, qui jouera un rôle clé dans la création du Canada.

LAURENT BUSSEAU

À l'heure où le Canada fête ses 150 ans, il semble pertinent de rappeler un épisode méconnu de son histoire. Combien de gens savent que des Américains d'origine irlandaise ont mené des invasions militaires dans la région de Brome-Missisquoi, en 1866 et 1870? Pourtant, ces événements ont joué un rôle majeur dans la naissance de la Confédération canadienne. Voici comment.

L'histoire commence avec la Grande Famine qui dévaste l'Irlande de 1846 à 1849. Fuyant la disette et l'oppression britannique, plus de deux millions d'Irlandais catholiques trouvent refuge en Amérique du Nord. Dès 1850, ils sont implantés dans de nombreuses villes, dont New York, Portland, Boston et Washington.

Aux yeux des nationalistes irlandais, la Grande-Bretagne est responsable de leur exil. Dans l'espoir de prendre leur revanche, ils créent à New York, en 1858, un mouvement de lutte appelé la Fenian Brotherhood, ou « Fraternité des fenians ». Ce nom est issu du mot gaélique *fianna* qui, dans la légende, désignait des clans de jeunes guerriers au service des seigneurs de l'île au III^e siècle.

Les fenians caressent un plan ambitieux : conquérir le Canada et s'en servir comme monnaie d'échange pour forcer la Grande-Bretagne à négocier l'indépendance de l'Irlande. Au lendemain de la guerre civile américaine, en 1865, la Fraternité des fenians recrute de nombreux vétérans irlandais démobilisés pour envahir le Canada-Uni (territoire actuel du Québec et de l'Ontario). Elle planifie une série de raids contre les colonies britanniques, qui vivent dans la crainte d'une incursion militaire américaine.

Terreur à la frontière

Après une victoire militaire à Ridgeway, en Ontario, le 2 juin 1866, 1200 soldats irlandais occupent militairement le village de Frelighsburg et ses alentours dès le 7 juin. L'offensive est repoussée trois jours plus tard après une charge de cavalerie des Royal Guides de Montréal à Eccles Hill, un hameau frontalier du Vermont. Les fenians fuient vers les États-Unis ; une quinzaine d'entre eux sont capturés. La seule victime civile est une septuagénaire nommée Margaret

Vincent, abattue par erreur par des fantassins britanniques...

Après cette première tentative, la « terreur feniane » s'installe dans les esprits sur toute la frontière du Canada-Uni. De fait, la Fraternité récidive le 25 mai 1870. Une bataille rangée a lieu sur le chemin Eccles Hill. Créée à Dunham, une milice de fermiers locaux nommée The Red Sashes (« les écharpes rouges ») a été informée la veille du retour des Irlandais. Renforcée par deux régiments régionaux d'infanterie, elle s'oppose à environ 800 soldats irlandais venus du Vermont, en ouvrant un feu nourri depuis une butte rocailleuse. Désarmés devant ces tirs meurtriers, les fenians font marche arrière, laissant derrière eux une trentaine de morts et de blessés ainsi qu'un canon.

L'Empire britannique reconnaît l'importance de l'événement. Le prince Arthur, fils cadet de la reine Victoria, vient personnellement saluer les combattants canadiens le 30 mai 1870. À cette occasion, les militaires lui offrent un uniforme de couleur verte pris sur un fenian (un artéfact aujourd'hui propriété de Parcs Canada).

Les premières invasions irlandaises renforcent les Canadiens dans leur conviction qu'ils doivent mieux protéger leur frontière avec les États-Unis. Elles accélèrent ainsi le projet politique de la Confédération canadienne, qui est signée le 1^{er} juillet 1867 par le Québec, l'Ontario, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Toutes ces provinces, sauf la dernière, ont essuyé des raids.

Des vétérans décorés

Le 1^{er} juillet 1902, trois décennies après la confrontation à Eccles Hill, le Canada érige un mémorial à la mémoire des volontaires locaux qui ont vaincu les fenians. Le gouvernement libéral de Wilfrid Laurier, en collaboration avec la Missisquoi Historical Society, fait installer un monument de granit à l'endroit même où l'action s'est déroulée. Un grand nombre de spectateurs assistent à l'inauguration du site historique, portant des écharpes rouges en l'honneur des vétérans présents. Dans les buissons qui bordent le chemin, on a piqué des banderoles écarlates pour guider les invités vers la colline.

À cette inauguration, les vétérans du 60^e bataillon Missisquoi portent fièrement leur médaille militaire commémorative gravée de la mention « Fenian Raids 1866-1870 ». En effet, après 30 années d'oubli, les autorités canadiennes ont décidé de décorer tous les vétérans ayant participé à repousser les invasions fenianes. Grâce aux registres d'incorporation constitués en 1866 et 1870, on connaît leur nom et leur origine.

Cinquante ans plus tard, le dimanche 26 juillet 1959, près de 3000 spectateurs canadiens et américains assistent à une reconstitution grandeur nature de la bataille d'Eccles Hill. L'animateur rappelle les grands faits de l'histoire des Irlandais : la famine due au mildiou de la pomme de terre, l'émigration de deux millions de personnes vers l'Amérique du Nord, les origines de la Fraternité... Une centaine d'acteurs bénévoles, les uns portant l'écharpe rouge, les autres revêtant la tunique et la casquette vertes, recréent les événements en tirant plus de 5000 balles à blanc.

Aujourd'hui, le Lieu historique national du Canada de la Bataille-d'Eccles-Hill expose le canon à culasse que les Canadiens ont pris aux fenians en 1870, symbole de leur victoire sur les envahisseurs irlandais. En



Monument de granit érigé en 1902 à la mémoire des volontaires locaux qui ont vaincu les fenians et canon à culasse récupéré sur le champ de bataille.

Photo : Heather Darch, Réseau du patrimoine anglophone du Québec



En 1870, quelques Red Sashes autour du canon pris à l'envahisseur irlandais

Source : coll. Société d'histoire de Missisquoi, Wikimedia Commons

partenariat avec Parcs Canada et la Société d'histoire de Missisquoi, j'ai contribué à faire ériger sur les lieux, en août 2009, un panneau illustré et bilingue commémorant ces faits du passé. Accessible par le chemin d'Eccles Hill, ce mémorial demeure un rappel du dernier conflit militaire en sol canadien et des événements tragiques qui ont contribué à la création de la Confédération du Canada.

Le souvenir des raids fenians demeure encore bien présent au sein des familles anglophones établies en Estrie, près de la frontière américaine. ♦

Laurent Busseau est historien et auteur de *Les Fénians arrivent... Histoire illustrée d'une invasion irlandaise à l'origine de la Confédération (1866-1870)*.



CONSEIL DES
MÉTIER D'ART
DU QUÉBEC

LE RÉSEAU DES ARTISANS PROFESSIONNELS EN ARCHITECTURE ET PATRIMOINE

Bureau de Québec : 418.694.0260 | Bureau de Montréal : 514.861.2787 | METIERSDART.CA



- ❖ corniche architecturale
- ❖ toiture à la canadienne
- ❖ toiture à baguettes
- ❖ bardeau de cèdre
- ❖ cuivre
- ❖ toiture à joints pincés
- ❖ ardoise
- ❖ écailles de poisson

Atelier

600, rue Leclerc, bureau 2
Repentigny, Qc, J6A 4X7
Tél. : 514 346 3691
Télec. : 450 657 2863

« Le résultat obtenu est de **grande qualité**
et respecte le caractère original des éléments
architecturaux. »

- PRIX DE L'ARTISAN 2011

Publications

ÉTÉ 2017

LIEUX DE RÊVE VUS DU CIEL

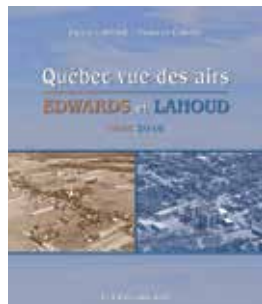


Il y a cinq ans, le photographe Yves Tremblay s'est lancé dans un projet inusité visant à mettre en valeur des résidences prestigieuses du Québec afin d'immortaliser ce legs architectural. Il a réussi à convaincre 55 propriétaires d'y participer. Le résultat prend la forme d'un livre-coffret de très grand format et d'une qualité exceptionnelle, regorgeant d'images remarquables prises au fil des

saisons. *Les plus belles maisons du Québec vues du haut des airs* s'ouvre sur une mise en contexte inspirée par l'historienne de l'art France Gagnon Pratte. L'auteur y présente des monuments de notre patrimoine : domaines du Bois-de-la-Roche, Joly-De Lotbinière, Mackenzie King et Cataract, maisons Johanne Beetz et Shaughnessy, manoir Montmorency, villa Esteban, château Montrose, etc. Regroupées par région, les demeures sont photographiées sous plusieurs angles. Chacune fait l'objet d'un texte qui relate ses particularités (histoire, situation géographique, architecture, matériaux, dépendances, contexte d'acquisition...) et les propos de son propriétaire. L'auteur a effectué sa sélection en fonction du style et de l'envergure des maisons, mais surtout de leur emplacement et de la manière dont elles s'intègrent à leur environnement. Bref, il a mis à profit la spécificité de la photographie aérienne, qui offre des vues d'ensemble spectaculaires. On peut consulter ce beau livre au Centre canadien d'architecture et au Musée national des beaux-arts du Québec.

→ Éditions Les yeux du ciel, 2016, 288 pages, non disponible à la vente

QUÉBEC AVANT ET APRÈS



Québec vue des airs. Edwards et Lahoud 1936-2016 offre une occasion exceptionnelle : celle de saisir en un coup d'œil comment différents paysages de la région de Québec ont évolué en l'espace de quelques décennies. L'ouvrage met en parallèle des clichés aériens réalisés par le studio W. B. Edwards entre 1936 et 1974 et des images que Pierre Lahoud a saisies

plus récemment à partir des mêmes points de vue. Parfois, le panorama s'est peu modifié, mais la plupart du temps, les changements impressionnent. Signé par Pierre Lahoud et Frances Caissie, ce livre propose un tour d'horizon absolument fascinant.

→ Les Éditions GID, 2017, 168 pages, 34,95 \$

CAP SUR LE KAMOURASKA

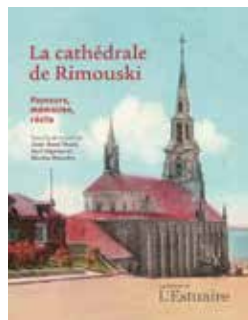


Nicolas Gagnon, qui nous avait offert le bel album *La municipalité régionale de comté de Rivière-du-Loup* en 2013, nous revient avec un ouvrage du même type consacré à la MRC voisine : *Le Kamouraska*. Une panoplie de magnifiques photographies, souvent reproduites en grand format, magnifient la beauté de cette région de montagnes et d'îles sauvages en symbiose avec le Saint-

Laurent. À travers ses textes et ses images, l'auteur raconte l'occupation humaine du territoire et la formation du paysage, tout en exposant le dynamisme des 17 municipalités visitées. Il aborde également certaines thématiques, dont le patrimoine bâti, la pêche à l'anguille, de même que le terroir et le secteur agroalimentaire.

→ Les Éditions GID, 2017, 194 pages, 54,95 \$

UNE CATHÉDRALE DANS TOUS SES ÉTATS



L'avenir semble incertain pour la cathédrale de Rimouski, qui figure parmi les plus anciennes du Québec. Ouverte au culte en 1862, elle a vu le jour grâce à des corvées de paroissiens et joué un rôle crucial dans le développement urbain et institutionnel de la ville. *La cathédrale de Rimouski. Parcours, mémoires, récits*, réalisé sous la direction de Jean-René Thuot, Kurt Vignola et Nicolas

Beaudry, relate son histoire à travers les textes de 13 spécialistes de différentes disciplines. Il traite aussi de son orgue, de son architecture et des interventions archéologiques qui y ont eu lieu, en 2002-2003 et en 2014, à la suite de la fermeture du

lieu de culte. Enfin, l'historien de l'architecture Luc Noppen y signe un essai sur la patrimonialité du bâtiment.

→ *Les Éditions de L'Estuaire*, 2017, 412 pages, 39,99 \$

LIVRE DES RECORDS QUÉBÉCOIS



Le Québec a maintenant son propre livre des records ! Signé par Henri Dorion, Anik Dorion-Coupal et Pierre Lahoud, *Les plus du Québec* révèle une centaine de faits impressionnants dans les domaines de la nature et de la géographie, du monde construit ainsi que de l'histoire et de la société. Ce guide à la présentation dynamique et colorée nous transporte dans tous

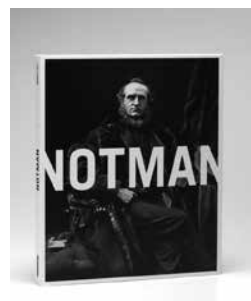
les coins de la province (une carte nous permet d'ailleurs de situer les différents sujets traités). Il nous fait découvrir le plus haut sommet, la plus importante tempête de neige, la maison la plus étroite, l'escalier urbain le plus long, le nom de famille le plus répandu, la plus grande collection de pères Noël, la pire épidémie, etc. De quoi en apprendre un peu plus sur notre identité.

→ *Les Éditions de l'Homme*, 2017, 240 pages, 32,95 \$

MONTREAL EN FÊTE

vive 375

L'HISTOIRE À L'ŒUVRE



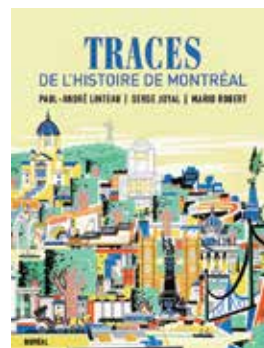
Le Musée McCord vient de remporter le Prix d'excellence en recherche — patrimoine culturel décerné par l'Association des musées canadiens pour *Notman : photographe visionnaire*. Réalisé sous la direction de Suzanne Sauvage et Hélène Samson, ce beau livre a paru à l'occasion de l'exposition éponyme présentée jusqu'en mars dernier. Ce magnifique ouvrage

grand format met en valeur 150 tirages d'époque et négatifs sur verre du studio montréalais. En plus de présenter des images d'une qualité remarquable, il réunit sept essais rédigés par des

historiens de la photographie et des archivistes spécialistes de Notman. Il témoigne ainsi de la vision de cet artiste d'avant-garde et homme d'affaires averti, qui a été le premier Canadien à se forger une renommée internationale dans son domaine. Son œuvre mêle notamment des portraits, des paysages canadiens et des clichés de la métropole. Une belle façon de souligner l'anniversaire de la ville et de la Confédération.

→ *Les Éditions Hazan et Musée McCord*, 2016, 240 pages, 59,99 \$

RELEVÉ D'EMPREINTES



Traces de l'histoire de Montréal convie le lecteur à un voyage visuel dans le passé. Il fait découvrir l'histoire de la métropole au moyen de divers objets, plans, tableaux, gravures, affiches et photographies.

Richement illustré, donc, l'ouvrage se divise en cinq chapitres : « L'émergence d'une ville française (1642-1760) », « Le pôle commercial britannique (1760-1850) », « La métropole canadienne (1850-1914) »,

« Des accents américains et modernistes (1914-1967) » ainsi que « Métropole québécoise et ville internationale (1967-2017) ». Chacun propose une brève synthèse de l'époque ainsi qu'une vue générale de la cité, avant de plonger dans l'espace urbain pour s'attarder à certains lieux, immeubles ou moments marquants. Un volume de Paul-André Linteau, Serge Joyal et Mario Robert.

→ *Les éditions du Boréal*, 2017, 184 pages, 29,95 \$

LA FACE CACHÉE DE LA VILLE



Originaire de Paris, Philippe Renault s'est installé à Montréal en 2006. Ce rédacteur et photographe issu du domaine touristique a exploré avec intérêt l'architecture et l'histoire de sa ville d'adoption. Dans *Montréal insolite et secrète*, il partage avec nous ses trouvailles les plus curieuses : une oasis secrète au cœur de Saint-Henri, un potager sur le toit du Palais des congrès, un portrait de Mussolini dans la Petite Italie, le seul temple caodaïste du Canada, une bouteille de lait géante, une station-service conçue par Mies Van der

Rohe, etc. Il révèle ainsi la métropole sous un jour différent, en nous entraînant dans des lieux accessibles au public, mais peu connus. La deuxième édition de cet ouvrage, parue au printemps, propose encore plus de découvertes que celle de 2013.

→ *Éditions Jonglez*, 2017, 272 pages, 29,95 \$

GUIDE CULTURE

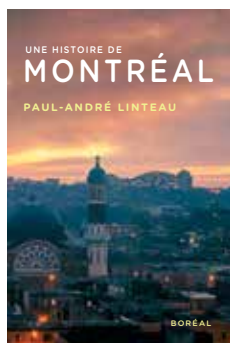


Devant l'engouement des touristes pour le patrimoine religieux, les Guides de voyage Ulysse, en collaboration avec Tourisme Montréal et le Conseil du patrimoine religieux du Québec, viennent de publier *Montréal. Un patrimoine religieux à découvrir*. Cet ouvrage signé Siham Jamaa s'adresse non seulement aux pèlerins, mais aussi aux amateurs d'architecture,

d'art et d'histoire. On y trouve des lieux de culte connus et moins connus, anciens et modernes, catholiques et d'autres confessions, de même que des exemples de reconversions réussies. Ce qu'on apprend sur les différentes églises au fil des 11 circuits proposés permet aussi de mieux comprendre l'évolution historique et sociale des quartiers, ainsi que l'influence que les différentes communautés ont eue sur la ville.

→ *Guides de voyage Ulysse*, 2017, 240 pages, 29,95 \$

PORTRAIT DE SYNTHÈSE



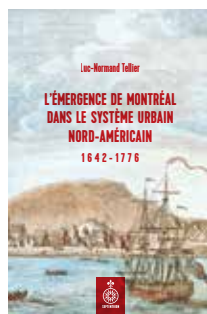
Paul-André Linteau a consacré plusieurs décennies à l'étude du passé de la métropole et à la diffusion de connaissances sur ce sujet qui le fascine. *Une histoire de Montréal* représente l'aboutissement de ce travail. L'auteur y explore la ville dans ses dimensions démographique, économique, spatiale, sociale, culturelle et politique, de manière à en dresser un portrait le plus complet possible et à en révéler les spécificités. Ville portuaire, centre

industriel et métropole de services, Montréal a joué un rôle déterminant dans le développement du Québec et du Canada. Elle se distingue d'abord par sa fibre francophone, mais aussi par l'apport des peuples de souche britannique, qui ont marqué son organisation spatiale et économique ainsi que ses institutions et son patrimoine architectural. Enfin, l'arrivée de plusieurs vagues d'immigrants en a fait un creuset interculturel et un lieu d'accueil sans pareil.

→ *Les éditions du Boréal*, 2017, 360 pages, 29,95 \$

RÉCIT D'UNE NAISSANCE

L'émergence de Montréal dans le système urbain nord-américain 1642-1776 s'intéresse aux facteurs qui ont permis au petit établissement de Ville-Marie de devenir Montréal. Pour expliquer le développement de la ville, Luc-Normand Tellier s'appuie sur la géographie, la politique européenne et nord-américaine, l'économie, la dynamique territoriale et les idéologies de l'époque. Ce faisant, il aborde plusieurs questions cruciales. Pourquoi

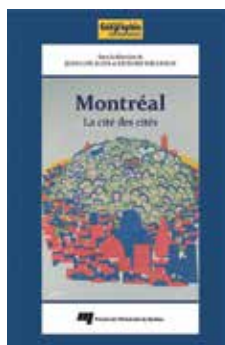


le Saint-Laurent ne s'est-il pas imposé comme axe principal de diffusion de l'urbanisation sur le continent? Pourquoi la trajectoire naturelle New York-Albany-Montréal n'a-t-elle pas été exploitée? Pourquoi la conquête de l'intérieur du continent, après avoir favorisé Montréal, l'a-t-elle finalement marginalisée? Autant d'interrogations qui permettent de mieux comprendre la naissance de

cette métropole unique.

→ *Septentrion*, 2017, 528 pages, 39,95 \$

LA SOMME DES QUARTIERS



Dans *Montréal. La cité des cités*, réalisé sous la direction de Juan-Luis Klein et de Richard Shearmur, une quinzaine de spécialistes nous font découvrir la richesse de la ville en mettant en relief la spécificité identitaire des quartiers qui la composent. La première partie est consacrée aux villages urbains : Plateau-Mont-Royal, Village gai, Quartier chinois et Parc-Extension. La deuxième se penche sur les quartiers ouvriers en restructuration : axe du canal de Lachine et quartiers du Sud-Ouest, Mile End, Rosemont et Petite-Patrie. Enfin, la troisième s'intéresse aux projets structurants et nouveaux enjeux tels que le Quartier des spectacles, le Quartier de l'innovation et la Cité du multimédia.

→ *Les Presses de l'Université du Québec*, 2017, 300 pages, 32 \$

UN MILE END RICHEMENT MÉTISSE



Yves Desjardins se penche, dans son *Histoire du Mile End*, sur le passé de ce quartier culturellement bouillonnant, de l'époque où des artisans canadiens-français travaillaient dans les carrières avoisinantes jusqu'à nos jours. Ce faisant, il permet de comprendre d'où viennent la diversité et le dynamisme de ce secteur parsemé d'anciennes manufactures de vêtements converties

en ateliers d'artistes. Pendant longtemps, il a constitué une zone tampon entre l'Est francophone et l'Ouest anglophone. Malgré la pauvreté qui y régnait, l'endroit a bénéficié d'un riche métissage social et culturel, alors que plusieurs générations d'immigrants s'y sont succédé, y laissant une empreinte toujours visible.

→ *Septentrion*, 2017, 360 pages, 49,95 \$

Design urbain et patrimoine

Une histoire d'identité

La chronique Point de mire reflète la position d'Action patrimoine dans certains dossiers chauds. Cet été, l'organisme se questionne sur la manière d'intégrer adéquatement patrimoine et design urbain.

De plus en plus conscientes que la qualité de leurs espaces urbains est importante, les villes du Québec procèdent, depuis quelques années, à de nombreux aménagements et réaménagements d'espaces publics. Que ce soit dans le cadre d'anniversaires, de commémorations ou pour revitaliser des secteurs en perte de souffle, leurs interventions touchent souvent, directement ou indirectement, le patrimoine bâti et paysager. Comment, alors, intégrer mise en valeur du patrimoine et design urbain?

Des exemples d'aménagements fort intéressants au Québec démontrent qu'une prise en compte du patrimoine apporte des résultats convaincants, bien ancrés dans l'histoire et l'identité des lieux, avec une plus-value unique pour leurs communautés.

Pour être réussis, les aménagements dans l'espace public doivent réunir plusieurs intervenants possédant de multiples connaissances en fonction des enjeux propres au projet. Il peut s'agir d'architectes, d'architectes de paysage, de designers urbains, d'ingénieurs, d'archéologues, d'historiens ou d'experts en patrimoine, sans oublier les citoyens et les usagers des lieux. Toutefois, une liaison entre les concepteurs du projet et ceux qui ont une connaissance fine du site visé manque dans bien des cas.

Opération rattrapage

Dans le cadre du 375^e anniversaire de la ville de Montréal, plusieurs places publiques de la métropole se sont retrouvées en chantier. Parmi elles figure le square Viger. Son plus récent réaménagement, annoncé en 2015, prévoyait la destruction d'*Agora*, une création de l'artiste-sculpteur Charles Daudelin.

Bien que les Montréalais ne se soient jamais véritablement réapproprié le square Viger depuis sa première refonte en 1983, l'annonce de la démolition d'*Agora* a suscité une controverse dans le milieu culturel, en raison de sa valeur d'œuvre d'art public. Par ailleurs, l'îlot Daudelin, l'un des trois qui composent le square, comportait une valeur patrimoniale puisqu'il était représentatif d'une conception moderniste de l'espace urbain prévalant à l'époque de son réaménagement au début des années 1980.

Ainsi, comment actualiser ce patrimoine moderne et prévenir la dénaturation de l'art public tout en rendant l'endroit, déserté depuis près de trois décennies, de nouveau attractif pour les citoyens?

La conservation intégrale d'*Agora* semblait très difficile, voire impossible à conjuguer avec la nécessaire redynamisation du lieu, en raison, notamment, de son caractère isolé et du sentiment de fermeture qu'il pouvait générer. À la suite d'une réflexion collective à laquelle étaient invités les Montréalais, la Ville a élaboré une proposition finale. Le réaménagement conservera

une douzaine des 22 édicules de béton de l'œuvre originale, remaniera la topographie du site et, surtout, le désenclavera. Cette solution intéressante est un hybride entre la préservation intégrale et la démolition.

Les modifications apportées à *Agora* sont certes discutables du point de vue de l'authenticité de l'œuvre. Mais la création d'un axe central qui la lie dans une perspective visuelle avec les deux autres œuvres situées sur les îlots voisins, celles de Claude Théberge et de Peter Gnass, contribuera à la mise en valeur du corpus artistique des lieux.

De plus, la cinquantaine d'arbres plantés au pourtour du square rappelleront son époque victorienne, les structures d'*Agora* retraceront son époque moderne et les nouveaux aménagements répondront à ses besoins contemporains. Ce consensus devrait permettre d'apprécier l'évolution du square dans le temps et, surtout, d'assurer une plus grande fréquentation du site.

Un tel dialogue entre les différentes strates du passé et du présent est bien souvent l'élément clé qui détermine les bons projets de design urbain. Avec comme condition *sine qua non* l'instauration d'un autre dialogue, celui-là entre les différents intervenants et spécialistes qui élaborent ces projets.

Révéler l'identité du lieu

Des projets de design urbain, même très contemporains dans leur facture, peuvent

aussi mettre habilement en valeur l'esprit du lieu et commémorer le patrimoine bâti disparu. C'est notamment ce qui caractérise le réaménagement de la place Pierre-Boucher, à l'entrée du site patrimonial de Trois-Rivières (2014), celui du square des Frères-Charon à Montréal (2008) de même que la nouvelle place du Marché de Shawinigan (2011).

À la place Pierre-Boucher, des fouilles archéologiques ont permis de révéler une partie des vestiges de la première église en pierre de Trois-Rivières datant de 1713. Le nouvel aménagement rappelle cet ancien bâtiment par un muret de granit noir qui sert de banc public et dont le tracé et l'épaisseur soulignent le mur de fondation du transept de l'église. D'autres blocs de granit ainsi que le pavé de la place évoquent respectivement la disposition des bancs d'église et les motifs de la voûte en caisson de l'ancien bâtiment.

Dans le Vieux-Montréal, l'aménagement du square des Frères-Charon retrace, par des éléments de forme circulaire, différentes périodes de l'histoire du lieu. Un premier grand cercle circonscrit l'aire du nouvel aménagement. Les graminées qui le garnissent évoquent cette ancienne prairie où les frères ont construit un moulin à vent au XVII^e siècle. Les concepteurs ont ainsi mis en contraste le paysage rural de jadis avec le pavage qui caractérise le secteur aujourd'hui. Un second cercle de granit noir, au sud-est du site, marque l'emplacement de l'ancien moulin. Leurs subtiles évocations du passé donnent à ces projets une légitimité qui les ancre à leur environnement.

Au-delà de la commémoration, certains projets de design urbain à caractère patrimonial reconduisent un usage ancien. C'est le cas de la nouvelle place du Marché de Shawinigan, dégagée à quelques mètres de l'emplacement du premier marché de 1902. Elle réinstalle ainsi cette tradition disparue en 1966.

Le nouvel aménagement comporte une scène couverte qui n'est pas sans rappeler l'ancienne structure abritant, à l'époque, les kiosques des marchands. Le projet conçu par la Ville de Shawinigan comprend aussi la plantation d'arbres et la disposition de nouveau mobilier urbain. Il s'inscrit dans le Plan particulier d'urbanisme (PPU) de la Pointe-à-Bernard, adopté en 2010, qui vise entre autres à revitaliser le centre-ville de Shawinigan et à y repositionner l'offre commerciale.



Le square des Frères-Charon, conçu par la firme Affleck de la Riva, évoque par sa végétation la prairie qui couvrait les lieux au XVII^e siècle. Le cercle de granit noir indique l'emplacement de l'ancien moulin à vent.

Source : Affleck de la Riva architectes

Une collaboration cruciale

Comme nous l'évoquions précédemment, le dialogue constitue un ingrédient essentiel à la réussite d'un projet de design urbain. Il s'agit d'établir une étroite collaboration entre ses concepteurs et les municipalités. À cela s'ajoutent l'inclusion du projet dans une vision d'ensemble (politique du patrimoine, PPU, etc.), une réflexion ainsi qu'une analyse élargie de son contexte. Cette dernière mesure est souvent amorcée en regroupant les différents intérêts d'un même milieu, autour d'une table de concertation, par exemple.

Ainsi, pour la place Pierre-Boucher, une table de concertation a fixé les objectifs de mise en valeur du site patrimonial de Trois-Rivières. Les besoins stratégiques du secteur ont été identifiés, ce qui a permis d'établir que le réaménagement de cette place contribuerait au désenclavement du quartier. L'exercice a également justifié les fouilles archéologiques qui ont été déterminantes dans la conception des lieux.

Dans le cas du square des Frères-Charon, son réaménagement découle de l'élaboration du Plan d'action pour le Vieux-Montréal de 1998. Ce plan, qui s'échelonnait sur 10 ans, mentionne notamment le rôle des espaces publics dans la mise en valeur du patrimoine bâti et comme lien entre le passé et l'avenir.

Le Plan d'action pour le Vieux-Montréal résulte d'une collaboration entre la Ville et la Table de concertation du Vieux-Montréal. L'idée de privilégier une approche pluridisciplinaire s'est poursuivie dans la réflexion sur l'aménagement du square. Plusieurs services de la Ville ont participé à l'élaboration du projet. Le Conseil du patrimoine a également été consulté. Parmi l'équipe de conception, on comptait un architecte, un artiste et un architecte de paysage. La mise en commun de différentes spécialités et les ponts créés entre ces spécialistes et les concepteurs ont rendu possible la réussite de ce projet.

L'interdisciplinarité et la connexion entre professionnels et acteurs du milieu que la

Ville de Montréal a su mettre de l'avant dans ce précédent exemplaire doivent servir de modèles aux autres municipalités et donneurs d'ouvrage. Ceci pour assurer la réussite d'un bon projet de design urbain.

Œuvre collective

D'autres approches innovantes peuvent engendrer des résultats intéressants. La Ville de Laval en a piloté un exemple. Elle a lancé, en février dernier, une démarche de co-design, en invitant les citoyens à proposer des orientations pour le réaménagement du site du supermarché Loblaw's dans le quartier Duvernay. Cette initiative avait pour but de définir un projet socialement acceptable pour les citoyens et économiquement viable pour le propriétaire du site.

Adjacente à ce site, sur son côté sud, se trouve l'église Saint-Maurice-de-Duvernay, un bâtiment terminé en 1962 par l'architecte Roger D'Astous, bâtisseur incontournable de la modernité au Québec. Elle a une valeur patrimoniale exceptionnelle et s'inscrit dans un quartier typique des banlieues de l'après-Seconde Guerre mondiale, caractérisé par de nombreux bungalows d'inspiration californienne.

Dans le rapport issu des trois consultations publiques organisées par la Ville, on peut lire qu'une intégration harmonieuse du nouveau projet au quartier et le respect de son caractère particulier et de celui de l'église Saint-Maurice-de-Duvernay font tous consensus auprès des résidents.

Compte tenu des préoccupations exprimées par les citoyens lors des ateliers de co-design, des orientations ont été établies. Parmi elles, privilégier des habitations unifamiliales au sud du site, lesquelles s'inséreraient mieux dans la typologie dominante du quartier. Également, le souci de concentrer les commerces sur le boulevard de la Concorde, au nord. À noter que la prise en compte de l'église Saint-Maurice-de-Duvernay demeure considérée comme un élément à approfondir.



La place Pierre-Boucher, adjacente au site patrimonial du Vieux-Trois-Rivières, a été réalisée par Urbanex, une division du groupe Roche. Les bancs de granit recréent la configuration de l'ancienne église qui s'y trouvait, et les motifs rappellent les caissons de sa voûte.

Photo : Jérôme Laferrière

L'enjeu patrimonial s'est invité dans la démarche de co-design de la Ville de Laval grâce à la contribution de citoyens sensibilisés et de certains organismes liés au patrimoine qui ont participé aux rencontres. Les bases sont donc jetées pour un projet acceptable.

Inscrire l'usage dans la continuité

La raison d'être et l'identité d'un espace public sont fortement liées à son usage. Les projets de design urbain qui ont su habilement tirer avantage du patrimoine inscrivent cet usage dans une continuité.

Cette considération du patrimoine doit, bien souvent, s'arrimer à une stratégie répondant à des enjeux urbanistiques, sociaux et économiques. Les projets où on considère l'aspect patrimonial dès le début ont une garantie de rentabilité (spatiale, sociale ou urbaine) plus élevée.

Dans le cas du square Viger, la solution patrimoniale a été réchappée de justesse. La prise en compte de cet aspect dès le début aurait cependant évité les tergiversations entourant le projet.

Enfin, la démarche de co-design amorcée par la Ville de Laval a permis à la question patrimoniale d'être entendue. Sa juste valeur peut désormais devenir l'un des principes directeurs de la conception d'un projet. L'exemplarité du résultat obtenu dépendra de son intégration dans le processus. ♦

Alexandre Petitpas, agent Avis et prise de positions d'Action patrimoine, **Christophe-Hubert Joncas**, urbaniste et administrateur d'Action patrimoine, et **Alexandre Laprise**, architecte et administrateur d'Action patrimoine

ACTION PATRIMOINE

Action patrimoine est un OBNL qui agit à l'échelle nationale pour protéger et mettre en valeur le patrimoine québécois. Depuis 1975, l'organisme poursuit sans relâche une mission de sensibilisation, de diffusion de la connaissance et de prise de position publique pour la sauvegarde du patrimoine bâti et des paysages culturels du Québec. Le contenu de la chronique Point de mire relève du comité Avis et prises de position, composé d'au moins cinq professionnels de l'aménagement du territoire qui se réunissent chaque mois.

EVOQ

ARCHITECTURE

RÉNOVATION ET AGRANDISSEMENT DE LA CIDRERIE

Domaine Neige
Hemmingford, QC



CANADA 150

EXPOSITION

ORIGINES ET MÉTAMORPHOSES

2 JUIN → 1^{er} OCT 2017

**Maison
Girardin**

600, avenue Royale,
Québec
mardi au dimanche
de 10h à 17h

sahb.ca

**Maison
Tessier-Dit-Laplane**

2328, avenue Royale,
Québec
mercredi au dimanche
de 10h à 17h



Canada

Caisse Desjardins de Beauport
Caisse Desjardins du Vieux-Moulin



Desjardins



SA Société
HB d'art et d'histoire
de Beauport

G & M BOURGUET

ANTIQUITÉS QUÉBÉCOISES



Exceptionnelle table québécoise d'inspiration Louis XV avec sa couleur jaune d'origine et son rare plateau imitation de marbre. Montée à clous forgés, tenons et mortaises. Étiquette d'inventaire du monastère des Ursulines de Trois-Rivières. Parfait état. Circa 1780-1800.

Rare inventaire de meubles québécois du XVIII^e et XIX^e siècle

**G & M
BOURGUET ANTIQUAIRE INC.**

**103, rue Saint-Pierre
Québec, Québec G1K 4A3
418 694-0896**



Rare boîte indienne à rosaces et cœurs richement sculptée. Stencils « BLC ». Couleur bleu d'origine oxydé. Parfait état. Circa 1800-1820.